

**HISTOIRE DE L'ANALYSE
ECONOMIQUE**

M. DE VROEY

Working Paper n° 8911

Département des Sciences Economiques
Collège L.-H. Dupriez
Place Montesquieu, 3 - B-1348 Louvain-la-Neuve (Belgique)

D/1989/3082/11

HISTOIRE DE L'ANALYSE ECONOMIQUE •

Contribution à l'Encyclopédie Economique
éditée sous la direction de X. Greffe,
J. Mairesse et J.L. Reiffers,
Economica, 1990.

Michel De Vroey

août 1989

Université Catholique de Louvain
Département des Sciences Economiques
3, Place Montesquieu
1348 Louvain-la-Neuve
Belgique

• Je remercie I. Cassiers, C. Ménard, P. Van Parys et, en particulier, P. Mongin pour leurs précieux commentaires.

INTRODUCTION

Pour remplir la tâche qui nous est assignée dans cette section de l'Encyclopédie, nous avons opté pour une approche sélective et personnelle. Parmi les nombreux grands économistes, nous ne retiendrons que les figures de proue, Smith, Ricardo et Marx pour les classiques, Marshall, Walras, Hayek et Keynes pour les modernes. Aucun auteur antérieur à Smith ne sera étudié. Il en ira de même pour des auteurs postérieurs, comme Malthus, Say, J.S. Mill, Cournot, Jevons, Wicksell et Sraffa, ainsi que pour différents développements modernes, comme la théorie des jeux, l'économétrie, la théorie des institutions.

Les deux premières parties de l'article sont méthodologiques. La première traite de l'objet et des enjeux de la théorie économique, la deuxième de son unicité. La troisième et principale partie a pour objet l'évolution des théories économiques à travers les contributions des auteurs retenus. Elle se termine par un bref examen de la controverse contemporaine sur l'apport de Keynes et la remise en cause de celui-ci par Lucas et les "nouveaux classiques" ¹. Dans l'ensemble de notre réflexion, l'accent sera mis sur les projets théoriques des auteurs plutôt que sur le contenu de leurs théories et l'aspect comparatif sera privilégié.

I. L'OBJET ET LES ENJEUX DE LA THEORIE ECONOMIQUE ²

1. L'objet

Admettons que l'objectif de la théorie économique soit de comprendre le mécanisme de fonctionnement "spontané" d'une économie de marché (ou décentralisée) et d'en tirer des leçons quant à l'opportunité d'interventions d'origine étatique dans ce mécanisme ³. Un tel intitulé est bien sûr trop général et doit être décomposé. Au cœur de l'interrogation, nous placerions la question de la viabilité de l'économie décentralisée ou de la coordination décisionnelle à l'intérieur de celle-ci: comment est-il concevable qu'une société, dans laquelle toutes les décisions sont prises indépendamment les unes des autres, puisse se perpétuer? Comment, sans planifications, des décisions autonomes peuvent-elles se révéler compatibles? L'élaboration de ces thèmes passe par diverses médiations, en particulier la substitution du concept d'équilibre, comme caractérisation d'une coordination optimale, à celui de viabilité. A son tour la question de la possibilité de l'équilibre se sub-divise en deux sous-questions, celle de la possibilité logique de l'équilibre et de sa caractérisation et celle du mécanisme social par lequel il se réalise, effectivement ou tendanciellement. Différentes autres questions viennent se greffer sur ce noyau central. Les unes concernent l'économie dans son ensemble et portent sur l'efficacité de

¹ On parle souvent à propos de ces auteurs d'école des anticipations rationnelles. Nous verrons que ni l'une ni l'autre de ces appellations n'est appropriée.

² Dans l'ensemble de l'étude les termes de problématique, approche, théorie, paradigme seront utilisés indistinctement.

³ Ce n'est que par dérivation, à partir de l'économie de marché, que l'économie a pris d'autres systèmes économiques pour objet d'analyse.

l'économie de marché, ses perspectives de développement ou de stagnation, les fluctuations conjoncturelles, la place du salariat dans celle-ci et, enfin, la distribution du revenu, l'existence et les causes de l'inégalité, de la pauvreté, de l'exploitation. Les autres concernent les individus qui se trouvent être les acteurs d'un tel système. Ici il s'agit de dégager les critères sur lesquels ceux-ci devraient se baser, dans différents contextes, afin d'agir d'une manière optimale. Ces deux aspects sont loin d'être coupés car depuis Adam Smith, une des intuitions centrales de l'économie politique, est que la régulation du système doit être comprise comme le résultat inattendu de tels comportements optimisateurs.

2. L'enjeu politique

Au départ, la science économique se présente comme une réflexion sur l'organisation économique idéale de la société, sur le caractère auto-régulateur de l'économie de marché et l'opportunité d'interventions étatiques dans celle-ci. Ce sont des thèmes hautement politiques. Par ailleurs, au fil de son développement, on a pu constater constater une évolution du style du discours théorique, marquée par sa progressive mathématisation. Cette technisation, allant de pair avec le changement de dénomination de "political economy" à "economics", remet-elle en cause l'enjeu politique de la discussion théorique? Telle est la question que nous voudrions examiner ici.

Notre réponse est tributaire de la manière très personnelle dont nous justifierions le recours au formalisme. La justification la plus habituelle de celui-ci est qu'il permet de se dégager de la complexité du réel, en ne retenant de celui-ci que les aspects supposés essentiels. Le problème, cependant, est qu'il n'est pas tellement évident que les caractéristiques retenues le soient à cause de leur pertinence! Nous préfererions dès lors un second type d'argument, dans lequel la justification du formalisme découle d'une réflexion sur ce qu'on pourrait appeler les "ingrédients" nécessaires à une discussion théorique sérieuse. L'avantage de la formalisation, selon cette vue, est qu'elle permet une discussion rigoureuse, susceptible d'aboutir à des résultats démontrés et capable dès lors d'engendrer un consensus entre économistes et d'ouvrir la voie à des développements cumulatifs. Dans cette perspective, il ne faut pas chercher à justifier des hypothèses, comme la rationalité maximisatrice ou les rendements constants ou décroissants, par un argument réaliste mais par leur opportunité théorique, - dans son état actuel, la théorie n'arriverait pas à de bons résultats sans ces hypothèses! En d'autres termes, dans le choix des traits de l'économie-fiction analysée, le critère d'opérationnalité théorique doit dominer celui de réalisme ou d'"essentialité" du trait retenu. Dans cette conception, les économistes sont vue comme des bretteurs conceptuels. Ils ont à leur disposition une tradition conceptuelle, des outils mathématiques et des règles d'énonciation de propositions théoriques, sur lesquels la profession s'est, au fil du temps, accordée. La théorie apparaît comme un langage dans lequel tout peut être dit pour autant qu'on en respecte la grammaire. On pourrait croire que théoriser devient alors une activité purement ludique. Il n'en est rien cependant. En effet, ces bretteurs conceptuels restent, comme les classiques, des avocats de l'une ou l'autre des causes en présence à propos de l'organisation de l'économie. Leur travail est d'abord de persuasion intellectuelle à l'intérieur de la communauté scientifique. Mais les résultats de leurs travaux sortent aussi de la profession, sans être

nécessairement compris dans leur dimension technique, et participent ainsi au débat politique sociétal. Bref, dans cette vision et bien que cela paraisse paradoxal, l'économie théorique, hautement mathématisée, peut être vue comme une branche particulière, plus axiomatisée que les autres, de la philosophie politique.

La position adoptée ici consiste donc à opposer le caractère idéologiquement neutre des théories et le caractère idéologiquement engagé des théoriciens. Son fondement est la distinction entre théorie et métathéorie. Par ce dernier terme, nous entendons le commentaire énoncé à propos d'une théorie donnée, que ce soit par ceux qui l'ont conçue ou par des commentateurs. Deux de ses objets doivent être privilégiés, la comparaison de cette théorie avec d'autres et les conclusions politiques que l'on pense pouvoir en tirer. La suite de l'article montrera les décalages pouvant se produire entre les deux niveaux de discours, qu'il s'agisse d'auteurs ayant, selon nous, la même théorie mais qui en donnent des interprétations métathéoriques opposées ou, au contraire, d'auteurs qui auraient des théories très différentes mais proclameraient qu'elles sont similaires! La plupart des économistes mêlent insidieusement les deux types de discours. Le travers est généralisé et c'est presque de bonne guerre, étant donné l'enjeu des discussions. Mais le commentateur des théories se doit de ne pas être dupe. Par ailleurs, l'acceptation de la distinction amène à poser le rapport entre théorie et idéologie sous un jour nouveau. Par exemple, elle invite à refuser d'établir une association nécessaire entre théorie néo-classique et idéologie libérale ⁴. Il est vrai que de nombreux travaux prétendent dériver de cette théorie des conclusions démontrant la supériorité du libéralisme. Mais, selon nous, ceci révèle simplement que la majorité des économistes pratiquant cette théorie se veulent les avocats de cette cause. et non que ce résultat soit une caractéristique intrinsèque de la théorie. Pour exprimer les choses sous l'angle opposé, la plasticité interprétative ou métathéorique de la théorie walrasienne apparaît dans le fait qu'on peut l'utiliser pour construire des modèles démontrant la supériorité d'interventions étatiques et pour mettre en avant des thèses marxistes (Roemer, 1980; Bowles, 1985).

II. Unicité ou pluralité de la théorie économique

Le développement de la théorie économique est souvent interprété d'une manière linéaire. Les théories anciennes sont alors analysées à l'aune des conceptions contemporaines, en l'occurrence néo-classique, comme des formulations embryonnaires de celles-ci ou, éventuellement, comme des détours théoriques. Un point de vue opposé consiste à penser qu'il n'y a pas en économie une seule approche possible mais plusieurs, qui sont irréductibles et tout aussi valables a priori. Dans cette vue on ne parlera pas de la théorie économique mais d'une théorie dominante ou orthodoxe et d'autres théories moins importantes de fait mais rivales potentielles.

La meilleure manière de tester l'hypothèse de la pluralité est de dresser un inventaire des théories économiques disponibles. La difficulté d'une telle entreprise réside dans le fait qu'elle combine, d'une part, la constatation factuelle qu'il existe des traditions différentes et, d'autre part, l'intuition théorique qu'il

⁴ Contrairement à la vue que nous avons défendue antérieurement (De Vroey, 1973).

devrait être possible de repérer a priori des critères pouvant servir de fondement à la différenciation des approches. En ce qui concerne le premier aspect, trois traditions - marxiste, classique et néo-classique- viennent directement à l'esprit. Cependant, à la lumière de la distinction théorie/metathéorie, il y a de sérieux arguments pour faire rentrer la théorie marxiste dans l'approche classique. Par celle-ci, nous entendons alors un axe de pensée allant de Ricardo à Sraffa et d'autres auteurs contemporains, en passant par Marx. Par contre, il est utile, selon nous, de subdiviser l'approché néo-classique en trois composantes, les théories marshallienne, walrasienne et autrichienne. Enfin, une autre tradition, constituée par la conjonction d'intuitions non-classiques de Marx, d'une interprétation hétérodoxe de Keynes et de vues kaleckiennes nous paraît devoir être retenue, sous le nom d' "approche monétaire". Bien que nettement moins développée, sa prise en compte se justifie par le fait qu'elle remplit dans la combinatoire des théories possibles une case qui, autrement, resterait vide.

Au moins trois types de critères pourraient intervenir pour distinguer les approches théoriques : les prises de position politiques associées aux diverses approches, les questions que celles-ci privilégient et, enfin, leurs choix méthodologiques de base. Nos réflexions antérieures nous amènent cependant à ne pas retenir le premier de ces critères, bien que de fait il joue un rôle primordial dans le choix d'une approche. En effet, si l'on accepte la distinction entre théorie et méta-théorie, toute adhésion à un paradigme, ainsi fondée, se révèle résulter d'un malentendu. En même temps, le fait que ce critère soit effectif, enclenche un phénomène de prédiction créatrice, renforçant l'image politique associée aux diverses approches.

Plusieurs auteurs ont essayé d'étayer la thèse selon laquelle la différenciation des paradigmes se fonde sur les différences de hiérarchie qu'ils établissent entre les différentes questions formant l'objet de la théorie économique ⁵. Ceci est surtout valable pour l'opposition entre classiques et néo-classiques. Pour les premiers, la question centrale est celle de la croissance et de la stagnation. Les seconds, par contre donnent la priorité à l'étude de la décision rationnelle et de l'efficacité, les autres aspects étant réintégrés à partir d'elles. Ainsi, l'interrogation sur la croissance subsiste mais avec un poids moindre et sous la forme d'une analyse des conditions d'une croissance équilibrée plutôt que sous celle d'une réflexion sur le déclin du système. Autre exemple : au contraire des néo-classiques, les classiques n'étudient pas tant la valeur pour elle-même que comme passage obligé dans une réflexion ayant pour objet la répartition ou l'exploitation.

Si le troisième type de critère - les choix méthodologiques de base sur lesquels les diverses approches théoriques sont fondées- paraît crucial, sa mise se révèle difficile. Deux voies de réalisation sont envisageables, selon que l'on privilégie l'exhaustivité ou la détection des césures essentielles. Une illustration de la première voie est donnée au tableau 1. Nous y distinguons cinq choix de base, à l'intérieur desquels de multiples choix secondaires peuvent, à leur tour, être effectués

Un premier choix est entre ce que nous appellerions une méthodologie d'hétérogénéité et une méthodologie d'homogénéité. La première repose sur

5 Dasgupta (1985) en est un excellent exemple.

l'intuition que l'objet de la théorie est profondément hétérogène et qu'en conséquence la première tâche du travail théorique consiste à poser des distinctions préalables. Cette démarche aboutit à diviser le champ de connaissance globale en strates hiérarchisées, auxquelles des principes théoriques différents seront appliqués. Les classiques ont le plus développé ce point de vue "distinctiviste". Ils distinguent entre valeur d'usage et valeur d'échange, biens produits et ressources naturelles. Pour eux, "le prix est une catégorie multiple gouvernée par des classes de détermination distinctes" (Lapidus, 1986:16). Enfin, ils séparent les agents économiques en fonction de leur appartenance de classe. Mais cette démarche se retrouve aussi dans l'approche monétaire. Dans celle-ci la monnaie est exclue de l'ensemble des biens, le marché du travail n'est pas considéré comme un "vrai" marché et les dépenses d'investissement (des firmes) sont opposées aux dépenses de consommation (des ménages). La méthodologie d'homogénéité, dont la théorie walrasienne constitue le meilleur exemple, récuse ce distinctivisme, en arguant qu'une science développée se reconnaît à sa capacité à subsumer un champ épars de phénomènes sous une logique explicative unique.

Un second ensemble de choix a trait au rôle assigné dans l'analyse à la notion d'équilibre. Différentes composantes interviennent que nous ne ferons que mentionner.

- Le jugement quant à la hiérarchie à établir dans le programme de recherche entre l'étude de l'existence de l'équilibre et du processus de son atteinte.
- La théorisation de ce dernier. L'intuition classique, épinglée sous le terme de "gravitation", suppose des échanges à "prix faux," c.à.d. hors de l'équilibre, et une oscillation du prix de marché autour du prix naturel. La théorie walrasienne propose, au moins dans un premier temps, le "tâtonnement", qui exclut de tels échanges.
- Le choix entre méthodologies d'équilibre partiel et d'équilibre général.
- La modalité d'intégration du facteur temporel dans l'analyse de l'équilibre.

Un troisième choix de base concerne la place de la monnaie dans l'analyse et oppose la vue dichotomique et la perspective monétaire. Dans la première, l'économie de marché est étudiée sur le mode du troc. Pour la seconde, la monnaie est vue comme une composante essentielle, ayant à être d'emblée partie intégrante de l'analyse ⁶.

Le type de théorie de la valeur est le quatrième enjeu, les deux options étant la théorie de la valeur-travail et la théorie subjective de la valeur. Une série de différences, dans la description desquelles nous ne pouvons entrer, en découlent. Elles portent notamment sur la place respective de l'offre et de la demande, la représentation de la production dans ses aspects techniques, la distribution.

Enfin, un dernier choix concerne l'intégration de la population, et partant de l'offre de travail salarié, dans l'analyse. Le bouclage du système peut se faire de deux manières : soit en considérant la population active comme endogène et le salaire réel comme exogène, soit en prenant l'optique inverse. L'approche classique adopte le premier point de vue, les autres le second. De plus, des

⁶ Perspective monétaire et théorie monétariste ne peuvent être confondues. Contrairement à ce que l'appellation suggère, la théorie "monétariste" appartient à la conception dichotomique.

hypothèses doivent être faites à propos d'autres points, comme la capacité de survie des agents économiques en dehors de l'échange marchand et la possibilité d'un choix entre le salariat et le travail comme producteur indépendant.

Comme le tableau le montre, ces critères permettent de situer les différentes approches les unes par rapport aux autres. Il révèle aussi que, parmi les trois composantes de l'approche néo-classique, la théorie walrasienne se distingue le plus de l'approche classique. Sur la plupart des critères les deux approches adoptent des choix différents. Leur point commun concerne l'acceptation de la dichotomie entre sphères réelle et monétaire. C'est pour cette raison qu'il est important d'introduire l'approche monétaire, comme option méthodologique alternative. Il ressort aussi du tableau que l'opposition entre les approches n'est pas totale. Selon les critères retenus, différents sous-ensembles se dégagent. En fonction du premier critère (hétérogénéité/homogénéité), on est amené à isoler l'approche walrasienne. Le troisième critère (la monnaie) invite à opposer l'approche monétaire aux autres, le quatrième (la valeur) l'approche classique aux autres!

Mais peut-être le souci d'exhaustivité caractérisant cet exercice typologique gomme-t-il les césures théoriques essentielles? D'où l'intérêt d'une typologie plus restreinte, ne retenant que deux critères, le statut décisionnel des agents et la modalité d'appréhension des grandeurs économiques ⁷. Le premier de ceux-ci permet de séparer les approches donnant à l'ensemble des agents économiques un statut décisionnel identique -et développant, en conséquence, une vision homogène de la société- de celles qui, de ce point de vue, opèrent une césure. Dans le premier groupe on trouve les approches néo-classiques, dans le second l'approche classique et l'approche monétaire. La seconde bifurcation sépare les théories se fondant sur la valeur, qu'il s'agisse de la valeur-travail ou de la théorie subjective, et une approche, en l'occurrence l'approche monétaire, qui ne se référerait pas à la valeur et prendrait les comptes des agents économiques, plutôt que les prix des biens, comme norme d'équilibre ⁸.

Ces réflexions ne permettent pas, bien sûr, de trancher le débat sur l'unicité ou la diversité de la théorie économique. Elles peuvent néanmoins donner une certaine crédibilité à l'hypothèse pluraliste. C'est du moins ce que nous souhaitons, dans la mesure où elle formera la toile de fond de la suite de notre étude

III L'EVOLUTION DES THEORIES ECONOMIQUES

1. Adam Smith ⁹

Les recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations (1776), le livre le plus connu de Smith, brosse une large fresque de l'économie de marché,

⁷ Cfr Benetti et Cartelier (1980), Cartelier (1985a), De Vroey (1987).

⁸ Sur la base de cette critériologie le terme d'"approche monétaire" n'est que partiellement adéquat, puisqu'il renvoie à la fois à une perspective monétaire et à une vue hétérogène de la société.

⁹ (1723-1790)

dépeinte comme un système basé sur un mécanisme d'ajustement spontané et efficace, la concurrence. Il y défend avec force la thèse du libéralisme économique, selon laquelle le meilleur moyen pour accroître la richesse d'une nation est de laisser les différents agents économiques poursuivre librement leur intérêt individuel, le rôle du gouvernement se cantonnant à une tâche d'encadrement législatif. Cet ouvrage a valu à Smith d'être considéré comme le père-fondateur de l'économie politique, bien qu'il y ait des avis discordants sur ce point. Ainsi, Schumpeter dans un passage brillant de son Histoire de l'analyse économique (1983:263-264), déclare que Smith n'a pas avancé d'idées nouvelles mais que son génie a consisté à énoncer des propos relativement banals au bon moment, d'une manière compréhensible et sans choquer personne! Les deux seuls points auxquels notre contribution se limitera, - le lien établi par Smith entre philosophie politique et réflexion économique et la théorie de la valeur-, ne sont pas sans rapport avec le débat ouvert par le commentaire de Schumpeter. Mais nous n'essaierons pas de le conclure!

Longtemps avant Smith, la philosophie politique s'était penchée sur le problème du libéralisme. Une des questions cruciales concerne le rapport entre passions humaines et ordre social: peut-on concevoir que des comportements de rivalité et d'égoïsme puissent déboucher sur un résultat d'harmonie et de bien-être social? Un tel débat est sans doute sans fin. Smith a néanmoins contribué à son avancement. Une première évolution concerne le jugement quant à la nature humaine. Alors qu'Hobbes avait de celle-ci une vue très noire, Smith, à cet égard disciple de Locke, en a une vision tempérée, sinon optimiste. Le jugement qu'il porte sur la société est largement dédramatisé et pondéré par la prise en compte du désir d'approbation des gens. L'individu dresse, lui-même, des barrières contre ses propres passions. En conséquence, des recours aussi draconiens que ceux qu' Hobbes préconisait en vue de contenir les mauvais penchants, ne sont plus de mise. Ces intuitions sont déjà contenues dans le premier livre de Smith, La théorie des sentiments moraux (1759), au titre aujourd'hui énigmatique. Son objet est une interrogation sur l'origine des sentiments d'approbation ou de désapprobation sociale, sur le processus par lequel l'esprit humain forme des jugements quant aux conduites qu'il convient de tenir ou d'éviter. Bien que l'ouvrage soit en principe philosophique, on y retrouve déjà des idées centrales de la Richesse des nations, comme celle de la "main invisible". Les passages que Smith consacre aux passions pécuniaires sont particulièrement intéressants. Si, selon lui, l'accumulation de richesse résulte de motivations qui, aux yeux du moraliste, sont de valeur dérisoire, ce type de comportement est néanmoins à encourager, car il génère des résultats socialement bénéfiques. Smith est donc amené à donner à ces questions de philosophie politique une réponse économique. Plutôt que mettre l'accent sur l'idée d'un contrat social fondateur, il essaie de montrer que la conciliation entre intérêt individuel et bien-être collectif s'opère dans la sphère économique, par la concurrence. Ceci est un second aspect par lequel Smith marque un tournant.

Son importance dans l'histoire de l'analyse économique transparaît dans le fait que tous les courants théoriques existant peuvent se revendiquer de lui. Si ce trait est honorifique, il a cependant une contre-partie négative: une telle pensée, matrice d'approches opposées, riche fort ne pas être très homogène! C'est effectivement le cas. Montrons-le à propos d'un point central, la théorie smithienne de la valeur, en commençant par la résumer en trois points.

- 1) La valeur d'échange (ou prix relatif) d'un bien est son coût réel, notion que l'on peut entendre au sens de coût d'opportunité ("toil and trouble" épargné grâce à la possession du bien). Ce coût n'est cependant pas directement mesurable.
- 2) En ce qui concerne la détermination du prix d'équilibre (ou naturel) d'une marchandise, Smith propose sa théorie des composantes. Le prix naturel d'une marchandise doit permettre de rémunérer ses facteurs de production (le travail, la terre, le capital) à leur taux naturel.
- 3) Il faut distinguer le prix naturel du prix de marché, le premier se référant au long terme, le second au court terme. Le prix de marché diffère du prix d'équilibre en fonction des déséquilibres entre offre et demande. Mais à long terme ces écarts tendent à se résorber. C'est la célèbre gravitation.

Les choses se compliquent cependant, du fait d'autres considérations introduites par Smith. D'abord, il avance aussi l'idée que le travail est en général la source de toute valeur, ce qui semble suggérer qu'il pourrait adhérer à théorie de la valeur-travail incorporée, fondement alternatif (et proprement "classique") d'une théorie des prix. De plus, le coût réel n'étant pas mesurable, Smith propose que l'on prenne le salaire comme mesure de la valeur. C'est la théorie du travail commandé : la valeur d'un bien se mesure à la quantité de travail salarié qu'elle peut acheter. Quoiqu'il en soit des raisons motivant ce choix, on perçoit vite le risque d'ambiguïté qui peut en découler. L'erreur à éviter est de concevoir la théorie du travail-commandé comme une théorie de la valeur, alternative à la théorie du travail incorporé. Or, il n'en est rien : son objet n'est pas la valeur ou la détermination du prix d'équilibre mais la mesure du pouvoir d'achat. Mesure et détermination de la valeur sont donc deux notions qu'il faut absolument séparer. Malheureusement Smith lui-même n'a pas été clair à ce propos et a donné à penser que dans l' "état rude et primitif" le prix serait déterminé par la quantité de travail. Ceci permettra plus tard à Ricardo et Marx de le récupérer, en proposant l'interprétation selon laquelle le raisonnement smithien, après être parti sur de bonnes bases (une adhésion à la valeur-travail incorporée), se fourvoya ensuite dans une théorie des composantes. Selon nous, cette interprétation est biaisée et affaiblit la position théorique de Smith. Sa conception des prix gagne, en effet, en cohérence à être toujours interprétée comme une théorie des composantes, même lorsqu'il s'agit d'analyser l' "état rude et primitif".

Il n'empêche que même ainsi, la pensée de Smith sur la valeur se révèle hybride. Sur le critère central de la détermination de la valeur, il adopte un point de vue, non pas classique mais néo-classique. Il est donc le précurseur de la théorie moderne. Mais en ce qui concerne les autres aspects (séparation valeur d'usage/ valeur d'échange, distinction prix naturel/ prix de marché), il est parfaitement classique. Il en va de même en ce qui concerne les autres options méthodologiques fondamentales. Deux assertions apparemment contradictoires peuvent en conséquence être formulées à son propos, - qu'il est le fondateur de la pensée classique et qu'il n'est pas lui-même pleinement un auteur classique...

2. David Ricardo¹⁰

10 (1772-1823)

La carrière intellectuelle de Ricardo fut très courte et ne s'étendit que sur treize ans. Après s'être initialement intéressé aux questions monétaires, son attention se concentra sur des problèmes de croissance et de distribution. Son intérêt pour ceux-ci fut éveillé par le débat sur le commerce du blé qui, au début de 1813, faisant l'objet d'intenses discussions au Parlement anglais. Ricardo prit un point de vue engagé et original, en s'efforçant de montrer que les droits d'entrée sur le blé entraînaient des effets en cascade : hausse du prix du blé, hausse des salaires, diminution de la rentabilité du capital et affaiblissement de la croissance. Une telle thèse s'opposait à la vue smithienne, défendue par Malthus, le contradicteur attitré de Ricardo. En effet, dans le cadre d'une théorie des composantes, une hausse des salaires se résout par une hausse du prix, laissant le profit inchangé. Ricardo, au contraire, pensait qu'une hausse salariale engendrait une baisse du profit, tout en n'ayant pas d'impact sur les prix.

Cette discussion amena Ricardo à développer son célèbre "modèle du blé", contenu dans l' Essay on Profits (1815), dont la logique profonde a été mise en lumière dans l'introduction de Sraffa des Works and Correspondence of David Ricardo (1951-1973). Le modèle incorpore deux traits centraux. Le premier est une théorie de la rente différentielle, fondée sur les différences de fertilité du sol ¹¹. Le second est l'hypothèse d'uniformité de l'input et l'output de la production, tous deux étant du blé. Deux résultats sont dérivés. Le premier est la démonstration de l'existence d'une relation inverse entre profits et salaires. Les profits dépendent des salaires et sont hauts ou bas, selon que ceux-ci sont bas ou haut. Le second, plus général, concerne les perspectives de croissance d'une économie à population croissante et technologie constante, dans un contexte de fertilité décroissante du sol. Le résultat qui se dégage ici est pessimiste, le modèle débouchant sur une baisse du taux de profit et un arrêt de l'accumulation.

Mais ces conclusions bien tranchées sont tributaires des hypothèses initiales, en particulier de l'uniformité de l'input et de l'output, comme Malthus le fit vite remarquer. Aussi, Ricardo se vit-il contraint d'aborder la question, négligée par lui jusqu'alors, de la détermination des prix relatifs. Le résultat de cet effort fut les Principes d'économie politique (1817). La théorie de la valeur-travail, selon laquelle les prix relatifs des marchandises sont proportionnels à la quantité de travail, direct et indirect, qu'elles incorporent, y joue le même rôle central que le blé jouait dans les Essais. L'objectif (en tout cas des premiers chapitres) reste le même. Il s'agit maintenant de montrer que les questions de la détermination de la valeur et du partage du produit sont indépendantes, un corollaire de l'intuition initiale en matière de relation entre salaire et profit. Malheureusement Ricardo n'était pas au bout de ses peines. Toujours aiguillonné par Malthus, il dut bien admettre que sa théorie de la valeur rencontrait à son tour des obstacles. Ce n'est pas en soi la pluralité des branches qui posait problème mais plutôt ce que Marx appellera la différence de composition organique du capital. Ricardo, lui-même, montra que dans un modèle à deux branches, lorsque la durée du processus de production diffère d'une branche à l'autre, les prix relatifs ne dépendent plus exclusivement du rapport entre les quantités de travail incorporées. Une incompatibilité surgit alors

¹¹ Ironiquement, alors que cette théorie est souvent attribuée à Ricardo, celui-ci reconnaît explicitement l'avoir empruntée à Malthus.

entre la détermination des prix relatifs par le seul travail incorporé et la nécessité d'une égalité du taux de profit dans les deux branches ¹². L'indépendance souhaitée entre valeur et distribution est donc battue en brèche. Ricardo ne se résolut pourtant pas à abandonner ses intuitions et essaya de nouvelles pistes mais sans succès, comme en témoignent ses derniers manuscrits.

Pour dégager l'importance de Ricardo dans l'histoire de l'analyse économique, il faut séparer son impact méthodologique de son influence en termes de contenu. En ce qui concerne le premier aspect, il a indéniablement laissé une marque fondamentale. Comme l'écrit Blaug, "si on conçoit l'économie avant tout comme une "machine à analyser", une méthode de penser, plutôt qu'un ensemble de résultats substantiels, Ricardo a littéralement inventé la technique de l'économie" (1985:135, trad. pers.). En ce qui concerne le contenu, la théorie ricardienne, enrichie et amendée par Marx et Sraffa, forme la base de l'approche classique. Mais celle-ci ne fut dominante que pour une période très courte. Ensuite, même si la référence à Ricardo persista, de fait la pratique théorique s'écarta de ses vues. En particulier la théorie de la valeur-travail fut abandonnée et remplacée par une théorie des coûts de production, plus smithienne que ricardienne. Néanmoins la pensée classique a continué à subsister, comme paradigme minoritaire. Durant la période récente, elle a connu un regain significatif, d'abord grâce à l'oeuvre de Sraffa (1960) et ensuite, plus récemment, dans des travaux visant à renouveler la dynamique classique ¹³.

3. Karl Marx ¹⁴

Deux appréciations extrêmes de l'oeuvre économique de Marx co-existent. Selon la première, la théorie marxienne marque un tournant intellectuel radical dans l'histoire de l'économie et réalise une révolution scientifique, - interprétation à laquelle Marx lui-même aurait certainement souscrit! Selon la seconde, elle est dénuée d'importance et ne mériterait pas d'être mentionnée, si ce n'était la place historique du personnage. Cette dernière vue fut longtemps prédominante, allant d'ailleurs de pair avec une connaissance superficielle de cette oeuvre.

Aucun de ces deux jugements n'est fondé. Marx ne peut être écarté au titre d'"économiste mineur", car il a indubitablement fait progressé l'approche classique, tout en n'appartenant pas à la "communauté scientifique" classique. Une liste non-restrictive de ses apports doit inclure la conceptualisation de la valeur, le rapport entre valeurs en prix (question que Marx n'est cependant pas parvenu à résoudre), les schémas de reproduction, la reformulation de la loi de la baisse tendancielle du taux de profit dans un contexte industriel. Mais ce qui nous paraît

12 Pour que cette dernière soit réalisée, il faut que le rapport d'équilibre cesse d'obéir à la théorie de la valeur, c.à.d. $\frac{p_1}{p_2} = \frac{a_1}{a_2}$, mais devienne $\frac{p_1}{p_2} = \frac{a_1}{a_2} (1+r)^{t_1-t_2}$, où p sont les prix, a les coefficients de production et t les durées de production des deux biens.

13 Pour une introduction à la problématique sraffaïenne, cfr Abraham-Frois et Berrebi (1976). La dynamique classique est étudiée notamment par Duménil et Lévy (1987). Pour une réflexion synthétique sur ces développements, cfr Arena (1987).

14 (1818-1883)

devoir être souligné est que ces apports se situent à l'intérieur de la problématique classique. S'ils constituent un progrès par rapport à Ricardo, il s'agit d'un dépassement à l'intérieur d'une même voie de recherche, plutôt qu'une rupture. En d'autres termes, Marx, contrairement à ses dires, n'a pas créé d'approche nouvelle. La rupture, car il y en a une, se situe au niveau de la métathéorie. Alors que chez Ricardo la théorie du surplus recevait une connotation naturaliste, Marx l'a interprété en termes d'exploitation. Par ailleurs, il est vrai que le champ couvert par Marx est plus large, puisqu'il a étudié l'avènement du capitalisme d'une manière bien plus puissante que ses prédécesseurs. Ses réflexions sur l'histoire des théories économiques, bien que biaisées par un mélange permanent de vues théoriques et idéologiques, le distinguent également. Mais ces éléments ne peuvent remettre en cause la thèse selon laquelle, du point de vue théorique, Marx est principalement un classique.

Il est vrai cependant que sa pensée n'est pas homogène et que, parallèlement à sa démarche classique, Marx a aussi développé des intuitions plus originales, faisant de lui un précurseur de l'approche monétaire. Elles concernent - de nouveau, nous ne pouvons qu'énumérer- la nature d'une économie décentralisée et ses traits caractéristiques (l'incertitude, la possibilité de crise, la nécessité d'une validation des décisions privées), le rôle de la monnaie, la spécificité de l'échange salarial, la distinction travail/force de travail, la possibilité (avec le concept de plus-value relative) d'une endogénéisation du salaire réel, la pression du chômage sur la négociation salariale. Ces éléments hétérodoxes sont porteurs d'une perspective radicalement nouvelle et établissent une filiation souterraine entre Marx et "Keynes-le-radical". Mais, selon nous, ils occupent dans son oeuvre une place secondaire par rapport aux éléments classiques. Un des obstacles principaux à leur éclosion fut l'adhésion de Marx (et des marxistes) à la théorie de la valeur-travail¹⁵. Pour Marx lui-même, ceci devait représenter un abandon impensable, d'abord à cause de la connotation méta-théorique qui y était associée. Une autre raison est qu'elle était une pièce centrale de son objectif, à nos yeux irréalisable, de démontrer (au sens fort du terme) l'exploitation, plutôt que de poser celle-ci comme une prémisse, certes défendable, mais non-démontrée. Une telle démonstration impliquait que l'on se place dans une perspective d'équilibre réalisé, ne fût-ce que pour éliminer les "profits de circulation", liés à des déséquilibres de marché. Un résultat paradoxal de la démarche de Marx est que cette volonté de démonstration de l'exploitation l'a finalement amené à proposer une représentation tout à fait déterministe et naturaliste de l'économie de marché, dans laquelle les éléments de luttes de classe ne reçoivent pratiquement aucun rôle¹⁶.

4. La révolution marginaliste

La révolution marginaliste est souvent présentée comme la découverte simultanée et indépendante des mêmes idées théoriques, la théorie subjective de

15 Comme J. Robinson le fit remarquer dans une des premières ré-évaluations contemporaines de Marx (1942).

16 La seule considération de lutte des classes dans le noyau théorique du livre I du Capital concerne la durée de la journée de travail.

la valeur et l'analyse marginaliste, par des chercheurs différents ¹⁷. Derrière le cliché, la réalité est évidemment plus complexe. Trois questions se posent. Y a-t-il vraiment unicité théorique entre les trois courants issus de ces oeuvres pionnières, les écoles marshallienne ¹⁸, walrasienne et autrichienne? Y a-t-il vraiment eu révolution, c.à.d. un renversement radical, ramassé dans le temps, dont, de plus, les protagonistes auraient été conscients? Enfin, quelles sont les causes du phénomène?

A. La similitude théorique

Qu'il y ait une base commune est évident. Le subjectivisme en est une première composante. L'agent individuel, rationnel et maximisateur, devient le centre d'attention. Le problème économique est redéfini comme l'allocation de ressources rares à des fins multiples. Le marginalisme en est une seconde. Quatre traits peuvent le caractériser.

- 1) Abandon, sinon de la perspective distinctiviste des classiques, en tout cas de certaines distinctions centrales, comme la dichotomie entre valeur d'échange et valeur d'usage et la pluralité des notions de prix d'équilibre.
- 2) Distinction entre utilité totale et utilité marginale et intuition du caractère décroissant de cette dernière.
- 3) Extension à l'ensemble du raisonnement économique de l'analyse ricardienne de la rente et détermination du prix en fonction de la situation marginale.
- 4) Rôle central donné à l'idée d'alternative et de substituabilité à la marge, tant pour la consommation que pour la production, débouchant sur le principe de solutions d'équimarginalité et sur un remplacement de l'idée de "coût de production historique" par celle de "coût d'opportunité".

Plusieurs auteurs, Jaffé notamment (Walker:1983), plaident néanmoins pour une différenciation des trois courants. Parmi ceux-ci, les courants walrasien et marshallien sont les plus proches, par la priorité donnée à l'existence de l'équilibre et la voie mathématique empruntée. Néanmoins, comme nous le verrons, des différences notables existent entre eux. Bornons-nous ici à évoquer rapidement quatre arguments plaçant en faveur de la spécificité de Menger, le fondateur de l'école autrichienne. En premier lieu, s'il s'opposait aux classiques sur la valeur, il partageait avec eux plusieurs traits, comme la priorité donnée à l'explication de la croissance et le goût pour les distinctions substantielles. En second lieu, il se préoccupait de la dimension historique et de l'émergence des institutions et privilégiait l'explication "causale-génétique". En troisième lieu, Menger avait aussi des vues très radicales à propos de l'équilibre, qui le séparait fortement de Walras. Non content de croire que l'économie ne pouvait atteindre l'équilibre, il pensait que l'économiste ne pouvait le décrire. Il ne croyait pas non plus en l'unicité des prix et estimait que le monopole est plus archétypal que la concurrence. Enfin, la saisie de l'"essence" des choses était pour lui primordiale. Il n'était pas question dès lors d'accorder une priorité à l'opérationnalité théorique. Ainsi, pour lui, les fonctions d'utilité étaient discontinues. On ne peut pas chez lui ramener le marginalisme à la recherche du maximum ou du minimum d'une fonction. Aussi refusa-t-il la voie mathématique sur laquelle il déboucha chez les autres.

¹⁷ Les oeuvres pionnières sont *The Theory of Political Economy* de Jevons (1871), les *Grundsätze der Volkswirtschaftslehre* de Menger (1871) et *Les éléments d'économie pure* de Walras (1874).

¹⁸ C'est plus autour de Marshall que de Jevons que le regroupement se fit.

B. Le caractère révolutionnaire.

Les trois contextes d'émergence du marginalisme étaient très différents. Peut-être le cas anglais fût-il le plus proche la représentation kuhnienne. Tel est en tout cas l'avis d' Hutchison (1978: 75). Blaug, par contre, pense le contraire : "il n'y eut pas de révolution à propos de l'utilité; ce n'était pas un changement brutal mais une transformation graduelle sans rejet définitif des idées anciennes; et tout ça n'a pas eu lieu dans les années 1870" (1985:307; trad. pers.). Il est vrai que l'attitude adoptée par Marshall a brouillé les cartes. Les jugements très tranchés de Jevons sur Ricardo et Mill lui paraissaient inacceptables. Marshall n'était certainement pas homme à revendiquer une révolution scientifique. Au contraire, il voulait que les économistes parlent d'une voix unie et se placent en rapport de filiation à l'égard des fondateurs. Selon lui, la théorie subjective de la valeur ne devait pas remplacer mais compléter la théorie objective ¹⁹. Le contexte est différent pour les deux autres traditions. En Autriche, l'approche marginaliste se développa en opposition à l'historicisme qui était dominant chez les économistes allemands. Mais son succès fût mitigé. Si l'Autriche fût gagnée aux vues de Menger -celui-ci avait une position institutionnelle très forte- l'Allemagne resta imperméable. Comme le note Kirzner, "la nouvelle école reçut l'appellation d'autrichienne plus comme une épithète péjorative, accordée avec dédain par les économistes allemands, que comme un label honorifique" (1987, vol.III:147). Enfin, en ce qui concerne l'école walrasienne, la situation est encore différente ²⁰. Contrairement à Marshall et Menger, Walras n'avait pas de base institutionnelle forte. L'appellation école de Lausanne est trompeuse à cet égard. En tout cas la dissémination des thèses walrasiennes s'est faite bien plus lentement que dans les deux cas. En particulier, malgré les affinités théoriques potentielles et les efforts de Walras, le monde économique anglais les ignore largement avant la fin des années 1930.

C. Les causes

Sur ce sujet fort débattu, nous ne ferons que mentionner les thèses en présence, sans les évaluer. Parmi les explications mettant l'accent sur les défauts de la problématique qui a été abandonnée, les principales sont les suivantes.

1) Les insuffisances logiques de la théorie de la valeur-travail. Ni Ricardo, ni Marx n'étaient parvenus à sortir de l'impasse théorique dans laquelle la théorie de la valeur-travail se trouvait.

2) La perte de pertinence des hypothèses classiques. L'évolution historique aurait progressivement rendu désuets des points centraux de la théorie classique, comme la théorie de la population et du salaire de subsistance.

3) L'argument idéologique. La valeur-travail était devenu un argument en faveur des socialistes. Si le travail seul crée de la valeur, le profit apparaît comme une spoliation. La théorie classique devenait donc porteuse d'une métathéorie socialement dangereuse.

¹⁹ Dans les termes de nos distinctions antérieures, nous aurions ici le cas, parfaitement opposé à ce que nous avons noté à propos de Ricardo et Marx, d'une réelle différence théorique gommée par un discours métathéorique unanime. Ceci explique peut-être l'utilisation du terme néo-classique à propos du courant marshallien. Il n'empêche que du point de vue théorique l'appellation est malencontreuse.

²⁰ Cfr Ménard (1989).

Quant à l'explication positive, soulignant les qualités de la problématique nouvelle, elle s'appuie sur deux arguments liés.

1) La scientificité supérieure de la nouvelle problématique. L'élément le plus souvent invoqué est son caractère plus général. De plus, selon Fisher (1986), les fondateurs de l'approche marginaliste ont, sans nécessairement s'en rendre compte, proposé une démarche théorique répondant aux critères des programmes de recherches au sens de Lakatos.

2) Le caractère indispensable d'une interrogation sur les micro-fondements. La décision individuelle est un thème qui ne pouvait que venir s'inscrire sur l'agenda de la réflexion de l'économiste. En effet, si l'objet d'analyse est l'économie décentralisée, comme celle-ci fonctionne seulement à partir de décisions individuelles, la théorie se doit de se pencher sur les principes régissant ces dernières.

5. Léon Walras ²¹

Si l'importance de Walras est aujourd'hui pleinement reconnue, la pénétration de ses idées a été lente et difficile. Walras n'obtint jamais de chaire en France. Ses oeuvres furent publiées à compte d'auteur et il dut se dépenser sans compter pour les diffuser. Contrairement à Marshall, il était très conscient d'opérer une rupture théorique. Il défendait sans ambages une approche abstraite et mathématique de l'économie, sur le modèle de la physique mécanique, tout en n'étant lui-même qu'un mathématicien amateur ²².

Les Eléments d'économie pure (1874 et 1877) ont pour objectif d'étudier l'interdépendance des phénomènes économiques. L'idée bien sûr n'est pas nouvelle mais Walras a proposé une conceptualisation originale sous la forme d'un système d'équations simultanées. Dans ce but il a développé une argumentation en cercles concentriques, partant d'un modèle élémentaire qui est ensuite généralisé par l'introduction successive de déterminations supplémentaires. Commenant par l'analyse de la détermination des prix des biens et services, il passe ensuite à celle des services producteurs, des biens de capital et, enfin, de la monnaie. Chacun des modèles est analysé sous deux angles, celui de l'existence de l'équilibre (et de ses propriétés) et celui de la stabilité. Dans les trois premiers étapes la monnaie est absente. Son introduction ultérieure sert seulement à déterminer le niveau absolu des prix et ne remet pas en cause le point de vue dichotomique adopté par Walras.

Arrêtons-nous sur son modèle le plus élémentaire, présenté dans la section II des Eléments et traitant de l'échange de deux marchandises entre elles. Plusieurs des éléments constitutifs des modèles plus complexes y sont déjà présents : l'hypothèse de nomenclature ²³, le fondement de la demande dans la rareté, la

²¹ (1834-1910)

²² Selon Jaffé, l'essentiel de l'appareil formel développé dans les Eléments d'économie pure se retrouve dans un ouvrage de mécanique de L. Poincaré, Eléments de statique (1803), qui fut longtemps le livre de chevet de Walras (Walker, 1983:132). Cfr. aussi Ménard (1989) et Zylberberg (1987).

²³ Les biens ont des caractéristiques connues de tous. Ils sont des réalités objectives. La société existe préalablement à l'échange, à son organisation économique.

maximisation de l'utilité, l'utilité marginale décroissante, le caractère additif et indépendant des fonctions d'utilité, la possibilité de survie des agents hors de l'échange, l'échange direct "bien contre bien", l'interdépendance de l'offre et de la demande, la règle d'ajustement ²⁴. Le modèle aboutit à une série de résultats qui se révéleront généraux : d'abord, l'égalité du prix relatif et du rapport des utilités marginales, ensuite ce qu'on appellera plus tard la "loi de Walras" ²⁵, et enfin ce qui deviendra le "théorème général du bien-être" ²⁶.

Dans la section IV des Eléments, Walras élargit son analyse aux marchés des services producteurs. Il y distingue le service procuré par une ressource (et le prix de ce service) et la ressource elle-même (et la valeur de celle-ci). Du point de vue de la théorie néo-classique, comme Stigler l'a souligné (1941), cette distinction est une avancée importante. Elle permet une homogénéisation des facteurs de production et le remplacement d'une perspective stock par une perspective flux, opérant ainsi une libération à l'égard de la méthodologie des distinctions substantielles, chère aux classiques. Les entrepreneurs établissent la liaison entre marchés des biens et marchés des services productifs. Si le prix des biens excède le coût de production, la production sera accrue et inversement. Ayant introduit les marchés des biens et ceux des facteurs, le modèle d'équilibre général peut être construit. L'équilibre consiste en la réalisation de trois conditions : (1) chaque individu maximise son utilité; (2) pour chaque bien et service, il y a égalité de l'offre et de la demande; (3) le prix de chaque bien est égal à son coût de production.

Le projet de Walras dépassait la seule démonstration de la possibilité logique de l'équilibre. Il voulait aussi rendre compte de la manière dont l'économie atteindrait d'une manière spontanée les grandeurs d'équilibre. C'est à cette fin qu'il proposa le concept de tâtonnement. Mais ici sa réflexion est moins convaincante. Déjà la métaphore est trompeuse, car elle suggère une synonymie avec la gravitation des classiques, alors qu'il y a une différence radicale pour autant qu'on entende le terme de tâtonnement dans un sens technique. Il est alors associé à une règle interdisant les échanges à des "prix faux", c.à.d. autres que les prix d'équilibre ²⁷. La position de Walras, lui-même, quant à l'interprétation du tâtonnement, a été ambiguë. Au début, il pensait un peu naïvement qu'il constituait une représentation adéquate des ajustements concrets des marchés, de telle sorte qu'il pouvait estimer avoir bouclé l'ensemble de son projet théorique. Selon Jaffé, il aurait cependant opéré un retrait progressif par rapport à cette vue, pour finalement ne plus considérer le tâtonnement que comme un processus itératif et a-temporel de calcul des grandeurs économiques ²⁸. En conséquence, son modèle ne comporterait plus aucune proposition

24 Hausser le prix en cas d'excès de demande, le baisser en cas d'excès d'offre.

25 Dans son exemple du blé (b) et de l'avoine (a), elle s'exprime par l'équation : $\frac{O_a}{D_a} = \frac{D_b}{O_b}$, dans un

monde à n biens, par $\sum_{i=1}^n p_i E_i = 0$, où E est la demande excédentaire.

26 Au prix d'équilibre la satisfaction des échangistes est maximale. En d'autres termes, il n'y a plus de possibilités d'échanges mutuellement favorables.

27 La gravitation, au contraire, se fonde sur des échanges à prix faux.

28 Une interprétation opposée est donné par Walker (1987). Le débat est commenté par Ménard (1989).

substantielle en matière de stabilité ou de formation des prix, une lacune évidemment criante. Les études ultérieures ont permis de mieux saisir la profondeur de la difficulté. Un premier aspect de celle-ci porte sur les conditions logiques de stabilité : si la substituabilité brute entre tous les biens, hypothèse déjà très forte, est une condition suffisante de stabilité, elle manque de fondement micro-économique ²⁹. Un second aspect concerne le contexte institutionnel sous-jacent à l'hypothèse de tâtonnement. Son explicitation fait apparaître l'économie walrasienne comme une variété particulière de l'économie planifiée, résultat paradoxal puisque l'objectif proclamé de la théorie est d'élucider le fonctionnement d'une société décentralisée ³⁰.

Le bilan est donc contrasté. D'une part, Walras a fait une avancée extraordinaire dans la conceptualisation de l'équilibre, sur une base subjective. D'autre part, sa théorie n'aide pas à comprendre le fonctionnement effectif de l'économie de marché. Une telle appréciation est loin d'être sans portée, dans la mesure où il s'est avéré que, dès la fin de la deuxième guerre, le programme de recherche proposé par Walras a été repris à son compte par une des fractions les plus dynamiques de la profession ³¹. Quel extraordinaire succès posthume pour l'économiste de Lausanne! Pour une large part, l'économie moderne est walrasienne et perpétue les principes qu'il a mis en oeuvre, la primauté donnée à l'existence, sa conception très restrictive de la notion de concurrence parfaite, l'exclusion de la monnaie, l'hypothèse du tâtonnement et la prééminence de l'exigence de démonstrabilité sur celle de réalisme.

Par ailleurs, l'appréciation que l'on fera aujourd'hui de l'approche walrasienne est tributaire du jugement adopté en matière de formalisation. Pour ceux qui acceptent que la théorie économique soit une axiomatique pure, servant de support à des débats politiques, la théorie walrasienne fournit un champ adéquat pour le déroulement de toutes conceptuelles fécondes. Contrairement à ce qu'on pourrait croire au premier abord, il reste largement ouvert du point de vue métathéorique. En effet, s'il est vrai que l'interprétation libérale reste dominante parmi les walrasiens, des voies d'argumentation prometteuses - par exemple celles qui soulignent la multiplicité des équilibres - s'ouvrent pour ceux qui voudraient plaider dans un sens keynesien. Par contre, la perspective walrasienne se révèle frustrante pour le groupe disparate de ceux qui ont du mal à accepter la conception purement axiomatique de la théorie économique. Est en jeu la pertinence du modèle walrasien comme représentation d'une économie de marché réelle. Aujourd'hui, grâce aux réflexions des "nouveaux classiques", il est largement admis que la notion walrasienne de l'équilibre est de caractère axiomatique ³². Mais cette idée peut être diversément interprétée. On peut certes, comme le font les "nouveaux classiques", projeter le trait central du modèle - la nécessaire réalisation de l'équilibre - sur l'explanandum, l'économie réelle. Mais une interprétation opposée est tout aussi possible. Elle affirmerait que si le

29 Cfr Guerrien (1986, chap. 8)

30 Cfr De Vroey (1987)

31 Une étape cruciale dans ce développement est le modèle d'Arrow-Debreu. Cfr Guerrien (1986).

32 Si les agents sont des maximisateurs, ne laissant s'échapper aucune occasion de gain mutuel, s'il y a un contexte institutionnel adéquat, permettant aux agents de s'informer sur les opportunités existantes, sans qu'ils ne soient pressés de décider, toutes les décisions étant prises simultanément, toute transaction réalisée ne peut être interprétée que comme un équilibre, une situation voulue et non-dominable.

modèle walrasien ne permet pas de théoriser des échanges hors de l'équilibre - et partant d'intégrer des phénomènes qui releveraient de ce qu'on entend intuitivement par crise, échec industriel, faillite, etc., c'est qu'il constitue une grille d'analyse inadéquate!

6. Alfred Marshall ³³

Contrairement à Walras, Marshall a connu de son vivant un grand succès professionnel. Pour les économistes anglais de son époque il fut un mentor et aussi le juge suprême en matière d'orthodoxie ³⁴. Son ouvrage principal, Principles of Economics (1890) a fait l'objet de nombreuses éditions et a servi de référence à des générations d'étudiants et de chercheurs. Marshall pourrait être dépeint comme un économiste analytique honteux. Sa pensée est marquée par une perpétuelle tension entre une préoccupation analytique et un souci de réalisme. Pour lui, le problème économique ne consistait pas seulement en l'allocation efficiente de ressources existantes. Il s'agissait aussi d'expliquer comment celles-ci venaient à existence. Il pensait que la biologie, plutôt que la mécanique, devait être le modèle de la science économique ³⁵. Mais, de fait, ses principales contributions (et en tout cas celles que l'histoire a retenu) relèvent de la statique comparative! Il n'est pas étonnant dès lors que ses écrits soient empreints d'ambiguïté. Il ne construisit jamais de modèles précis, aux hypothèses clairement énoncées. Bien qu'étant de formation mathématique, il pensait que le rôle des mathématiques est secondaire et que leur place est dans les appendices des ouvrages d'économie. Comme Smith, il écrivait pour l'honnête homme. Mais la simplicité apparente de son style cache un travail d'écriture méticuleux. Ses textes sont riches en métaphores, dont plusieurs se sont incrustées dans l'univers mental des économistes. Ces traits expliquent le caractère opposé des jugements à son égard. Certains sont très sévères. Par exemple, Samuelson a écrit que " les ambiguïtés de Marshall ont paralysé les meilleurs esprits de la branche anglo-saxonne de notre profession pour trois décennies" (cité par Backhouse 1985: 103). Par contre les auteurs moins férus d'abstraction, par exemple Friedman, le préférèrent à Walras. Comme O'Brien, ils sont prêts à retourner à Marshall le compliment que celui-ci adressait à Smith : "c'était son équilibre, son sens des proportions, son pouvoir de voir la diversité dans l'unité et l'unité dans la diversité, sa capacité à utiliser l'analyse pour interpréter l'histoire et l'histoire pour corriger l'analyse (...) qui l'ont fait ressortir comme unique" (lettre de Marshall à Price, citée par O'Brien, 1981:63).

Marshall est en général présenté comme le théoricien de l'équilibre partiel, en opposition à Walras, pionnier de l'équilibre général. Il s'agit cependant de bien saisir qu'un faisceau de différences sont en cause. Chez Marshall la notion de marché se rapporte à un seul bien, par exemple le poisson ou le blé. Pour Walras, par contre, elle se réfère toujours à deux biens (le blé et l'avoine). Chacune de ces deux conceptions n'a de sens que parce qu'elle se réfère, l'une à une économie monétaire, - le fait que l'on retrouve la monnaie de l'un ou l'autre côté de toute transaction permet précisément d'en faire abstraction-, l'autre à une situation de

³³ (1842-1924)

³⁴ Cfr Maloney (1985)

³⁵ Selon l'adage célèbre de la préface à la huitième édition des Principes, "la biologie économique est La Mecque de l'économiste" (1920: XII).

troc. Par ailleurs, pour Walras, le marché élémentaire est vu comme le modèle réduit d'une économie entière. Chez Marshall, ce n'est pas le cas. Pour employer une image, disons que Walras travaille sur des mappemondes, alors que Marshall se sert de cartes d'état-major.

Les apports de Marshall à la théorie économique sont nombreux. Certains sont ponctuels, comme l'introduction du concept d'élasticité. D'autres concernent un champ plus large. Arrêtons-nous sur l'un des principaux de ceux-ci, l'analyse marshallienne des fonctions d'offre. Selon Marshall, il faut dépasser la perspective d'échange pur et s'intéresser aux décisions de production. Dans l'analyse de celle-ci les coûts de production jouent un rôle central. En conséquence, il est amené à privilégier un raisonnement en termes de fonctions d'offre et de demande inverses, centré sur les concepts de "supply price" ou "prix d'offre"³⁶ et de "demand price" ou "prix de reservation"³⁷. Dans ce cadre l'équilibre s'établit par un ajustement des quantités, grâce auquel prix d'offre et de demande s'égalisent, alors que dans le cadre walrasien l'ajustement se fait par les prix. Il estime aussi que l'analyse de l'offre doit se faire à différents niveaux d'abstraction. Le critère sous-jacent à la distinction de ceux-ci est, dit-il, le temps. Trois temporalités sont distinguées : l'immédiat, le court terme et le long terme. Dans la première, l'offreur n'a aucune possibilité d'accroître les quantités disponibles du bien. La forme de la fonction d'offre dépend dès lors de la nature du bien. S'il est périssable, la courbe sera verticale, les quantités étant en abscisse. Par contre, s'il est stockable, sa forme dépendra des attentes des offreurs quant aux prix futurs. Dans le court terme, la firme peut faire varier les quantités produites à l'intérieur de capacités fixes. C'est ici que l'analyse à la marge trouve à s'épanouir. Le coût marginal étant supposé croissant, la fonction d'offre inverse l'est aussi. Enfin dans le long terme, dans lequel tous les facteurs sont variables, l'existence de rendements d'échelle croissants donne à la fonction d'offre inverse une pente négative. Comme dans chacun de ces contextes la courbe de demande est supposée être identique, la définition des différents équilibres s'établit facilement. Dans la temporalité de l'immédiat, la demande joue le rôle-clé et le coût de production n'exerce pas d'influence directe sur la détermination du prix d'équilibre. Dans le court terme, celui-ci se détermine selon le schéma standard, par la rencontre des deux courbes, aux inclinaisons opposées. Par contre, dans le long terme, les courbes d'offre et de demande peuvent se croiser à plusieurs reprises. Très grossièrement, la condition de stabilité locale est que le "prix de reservation" des acheteurs doit être supérieur (inférieur) au prix d'offre pour une grandeur juste inférieure (supérieure) à la grandeur d'équilibre. On voit immédiatement le rapport entre cette analyse et les vues de Marshall quant à l'articulation des théories subjective et objective de la valeur. Pour lui, demande et offre doivent être vues, pour reprendre son image célèbre, comme les deux lames d'une paire de ciseaux, toutes aussi indispensables l'une et l'autre. Si l'aspect de demande domine dans la perspective de l'immédiat, l'aspect de coût prend le pas au fur et à mesure qu'on s'en éloigne.

Cette analyse a donné une impulsion décisive à la micro-économie moderne. A Marshall revient le mérite d'avoir ouvert la voie. Mais il faut bien percevoir les limites de la démarche et, en particulier, réaliser que, contrairement aux

36 Le prix minimal nécessaire pour qu'un offreur accepte de vendre -et préalablement de produire- une quantité donnée.

37 Le prix maximal qu'un acheteur accepte de payer pour une quantité donnée.

apparences, la durée n'intervient pas dans cette analyse! La classification marshallienne porte sur le partage des variables, entre celles qui sont supposées fixes et celles qui sont objet de choix. La référence au temps ne sert qu'à justifier ce partage et n'est en rien indispensable. Elle pourrait être trompeuse si elle induisait le lecteur à penser qu'on lui propose effectivement une analyse intégrant le temps, alors qu'il ne s'agit de rien d'autre que de statique comparative. Par ailleurs l'analyse de Marshall ne traite pas des processus d'ajustement mais seulement de l'aspect d'existence. Son objet unique est la détermination des grandeurs d'équilibre.

Cette concentration sur l'existence caractérise la majeure partie du livre V, la partie analytique des Principes. Néanmoins dans le chapitre deux, dont l'objet est la célèbre analyse du marché du blé dans une petite ville, Marshall s'aventure dans l'étude de la dimension processus. Le raisonnement qu'il y développe aboutit à montrer qu'à la clôture du marché l'équilibre est atteint. Mais ce résultat passe par des "échanges à prix faux", ce qui, d'une part, rompt l'unicité du prix et, d'autre part, devrait entraîner des effets-revenus. Marshall les écarte cependant en faisant l'hypothèse d'une constance de l'utilité marginale de la monnaie. De plus, il suppose arbitrairement que le prix d'équilibre d'un jour donné, atteint au terme de celui-ci, sera encore valable le lendemain. On peut aussi se demander si Marshall n'introduit pas implicitement une division des rôles entre agents économiques, avec d'un côté des marchands informés et faiseurs de prix et, de l'autre, des agents non-spécialisés. Par ailleurs, on retrouve dans son analyse un défaut qui reste toujours fréquent de nos jours, la confusion entre le point de vue du modélisateur et celui des agents dans l'économie. Le théoricien est omniscient. Il connaît les fonctions d'offre et de demande des agents. Pour lui, rien n'est dès lors plus facile que de calculer les grandeurs d'équilibre. Mais pour les agents eux-mêmes, ces fonctions sont des grandeurs privées non-disponibles. Les doter d'informations, dont seul le théoricien dispose, est dès lors incorrect.

Marshall a indéniablement joué un rôle important dans le développement de la théorie économique. Mais en même temps la postérité a été très sélective à son égard ³⁸. Elle a laissé sous le boisseau les éléments plus hétérodoxes de son oeuvre, - la monnaie, la perception du caractère particulier du marché du travail, le rôle des marchands, les rendements croissants. Pour nous en tenir à la monnaie, on peut noter que lui-même ne se plaçait pas du tout dans une perspective dichotomique et aurait sans doute pleinement souscrit à l'adage de Clower, selon lequel "les biens ne s'échangent pas contre des biens, mais contre de la monnaie". Mais il a présenté la chose comme une constatation empirique et non comme un principe théorique, ayant à être élaboré et susceptible de jouer un rôle théorique discriminant. Des intuitions aussi mollement défendues sont faciles à évacuer. C'est ce qui s'est effectivement produit. En ce sens, Marshall est en partie responsable du sort que ses idées ont connu.

7. John M. Keynes ³⁹

³⁸ Paraphrasant Leijonhufvud, on pourrait distinguer "the economics of Marshall" et "Marshallian Economics".

³⁹ (1883-1946)

Etant données l'abondance et la diversité de l'oeuvre de Keynes, sans doute le "plus grand économiste du vingtième siècle", notre analyse ne pourra être que partielle. Elle se centrera exclusivement sur La théorie générale de l'emploi, de l'intérêt et de la monnaie (1936).

Le contexte de l'oeuvre doit être pris en compte. La Théorie générale a été rédigée durant une période de chômage massif, lié à la grande dépression. Keynes s'incriminait en faux contre l'orthodoxie régnante en matière de politique économique et pensait que le caractère persistant du chômage appelait des mesures nouvelles. Au plan intellectuel, la micro-économie marshallienne était devenue, au moins en Angleterre, l'orthodoxie en matière théorique ⁴⁰. Sur la question du chômage, les économistes étaient pris dans un étau. Quels que fussent leurs sentiments, force leur était d'admettre que la théorie économique n'aboutissait qu'à un seul diagnostic, rattachant le chômage à l'absence de flexibilité des salaires ⁴¹. Comme ils étaient devenus des experts écoutés, leur jugement constituait un obstacle à la mise en oeuvre de politiques nouvelles. Il s'agissait donc de faire sauter le verrou. Tel était l'objectif poursuivi par Keynes en s'attelant à ce qui devint son maître-livre.

Mais en ce qui concerne sa mise en oeuvre, on peut penser, à la suite de Favereau (1985), que Keynes hésitait entre deux stratégies intellectuelles, le "projet radical" et le "projet pragmatique". Le premier découlait d'une insatisfaction profonde à l'égard de l'orthodoxie et de ses choix méthodologiques. Il consiste à vouloir reconstruire la théorie sur des bases nouvelles, en donnant une place privilégiée à des éléments jugés essentiels mais qui sont négligés par l'orthodoxie ⁴². Plus modeste, le projet pragmatique ne remet pas en cause les fondements de l'orthodoxie et accepte celle-ci comme le langage dans lequel les propositions théoriques doivent être énoncées. Sur cette prémisse, il part d'un constat - dans son état actuel la théorie orthodoxe ne peut intégrer le concept de chômage involontaire - et se propose de répondre à une question, - quelle est la modification minimale qu'on devrait y introduire pour que ce ne soit plus le cas?

Telles sont les deux stratégies qui s'ouvraient à Keynes. La lecture des Collected Writings révèle combien le projet radical lui tenait à coeur. Mais on peut penser qu'il pouvait lui paraître judicieux, vu son objectif de persuasion politique, de miser en priorité sur le projet pragmatique. En effet, pour rendre acceptables des interventions de relance, il n'est pas nécessaire de faire une révolution scientifique. Il suffit d'évincer les propositions théoriques qui y font opposition. Favereau montre comment l'état d'esprit de Keynes évolua au fur et à mesure qu'il avançait dans la rédaction de la Théorie générale. Alors que, dans les premières moutures, la perspective radicale était prédominante, elle a

40 Pour mieux faire ressortir sa propre originalité, Keynes a, dans un amalgame discutable, ramené l'ensemble de la théorie économique, des prédécesseurs de Ricardo à Pigou, le successeur de Marshall à Cambridge, sous le vocable unique de "classique".

41 Dans les termes de Keynes, "un économiste classique peut considérer avec sympathie le refus de la main-d'oeuvre d'accepter une amputation du salaire nominal, il peut admettre qu'il soit sage de ne pas l'obliger à s'adapter à des conditions qui ont un caractère temporaire, mais la probité scientifique l'oblige à déclarer que ce refus n'en est pas moins la cause profonde du mal" (Théorie générale, édition française, 1963: 38).

42 La monnaie, la production, le séquentialisme des opérations économiques et leur durée, l'incertitude, le crédit, la finance et la spéculation, la spécificité du marché du travail et le chômage permanent. La filiation entre ce projet et l'approche monétaire est claire.

progressivement laissé la place principale au projet pragmatique. Dans la version finale, celui-ci est prépondérant, tout en n'étant toujours pas exclusif. La coexistence des deux niveaux de projet est peut-être une des raisons de la difficulté et de l'ambiguïté de l'ouvrage. Par son projet pragmatique il appartient à l'approche marshallienne (et implicitement, nous le verrons, à l'approche walrasienne), par son projet radical il ouvre la voie à l'approche monétaire. Keynes lui-même a laissé l'ambiguïté subsister. Le fait que le projet pragmatique soit dominant dans la *Théorie Générale* ne signifie pas qu'il s'en contente, car dans l'article du *Quarterly Journal of Economics* de 1937 les thèses radicales sont de nouveau mises en avant.

Le caractère hybride de la *Théorie générale*, qui par ailleurs permet aux différents interprètes d'avoir leur grille de lecture privilégiée, apparaît quand on juxtapose quelques uns de ses chapitres principaux. Dans le chapitre deux, intitulé "Les postulats de l'économie classique" Keynes se situe par rapport à l'orthodoxie marshallienne. Il déclare accepter le premier des deux postulats de l'approche marshallienne (l'égalité de la productivité marginale du travail et du salaire réel, déterminant la demande de travail) mais rejeter le second (l'égalité du salaire réel et de la désutilité marginale du travail, déterminant l'offre de travail). L'émergence du concept nouveau de chômage involontaire découle de ce rejet. Ces considérations s'inscrivent parfaitement dans le projet pragmatique. Mais dans ce même chapitre Keynes introduit un élément de différenciation radicale, associé au projet radical, le caractère monétaire des transactions marchandes. Ceci ouvre la voie à une critique radicale de la loi de Say, interprétée comme le soubassement de la vision orthodoxe. Le chapitre trois, intitulé "Le principe de la demande effective", décrit la théorie de la demande effective, à partir d'un outil conceptuel marshallien. Il peut, lui aussi, être lu à deux niveaux. D'une part, il contient une série de concepts et de relations qui deviendront le noyau central de la macro-économie dite-standard. D'autre part, il est susceptible d'être interprété dans un sens radical, soulignant le caractère unilatéral de la décision d'emploi et l'asymétrie de statut des firmes et des salariés (Cartelier, 1985b). On peut aussi, comme Minsky (1975) et Orléan (1988), trouver que les chapitres douze et dix-sept, intitulés respectivement "Les attentes à la long terme" et "Les propriétés essentielles de l'intérêt et de la monnaie" sont les plus intéressants. De nouveau, l'interprétation est alors plus hétérodoxe, soulignant la pertinence des remarques de Keynes sur l'incertitude, le mimétisme, le rôle de la finance et le caractère déstabilisant de la spéculation financière. Enfin, on peut préférer le chapitre dix-huit, intitulé "Nouvel exposé de la théorie générale de l'emploi". Keynes y présente, de manière littéraire, un modèle d'équilibre général dans lequel, à salaire monétaire et offre de monnaie donnés, le niveau d'équilibre du revenu national se détermine par une interaction entre les marchés des biens (de consommation et d'investissement) et le marché monétaire. Hicks se basera sur ce chapitre pour conceptualiser, dans son célèbre compte-rendu (1937), ce qui deviendra la formulation IS-LM, ramenant Keynes dans le giron walrasien ⁴³.

43 Dans les termes de Patinkin : " Un apport fondamental de la *Théorie générale* est qu'elle est en effet la première application pratique de la théorie walrasienne de l'équilibre général: "pratique", non dans le sens d'empirique, mais dans le sens d'une réduction du modèle formel de Walras à n équations simultanées et à n inconnues en un modèle gérable ("manageable"), à partir duquel des implications pour le monde réel pourront être tirées" (1987; vol. 3:27).

Face à cette complexité, le bilan ne peut être que nuancé. A deux égards au moins, le projet de Keynes fut couronné de succès. Au plan de la politique économique, son travail de persuasion réussit largement. Le verrou sauta et les idées reçues en matière d'intervention étatique dans l'économie changèrent tout à fait. Une seconde réussite concerne la réalisation du programme de recherche qui était implicitement contenu dans la Théorie générale. Ici aussi le succès fut prodigieux, puisqu'en un court laps de temps un nouveau champ théorique, la macroéconomie, se constitua. Lorsqu'on le met en rapport avec le contenu de l'oeuvre de Keynes, ce double succès est pourtant énigmatique. En effet, avec le recul, il ne semble pas pouvoir être rattaché au caractère irréfutable de l'argumentation. Même le projet pragmatique n'a pas vraiment abouti. D'abord, il était moins modeste que ce qu'on aurait pu croire initialement. Ensuite, sa réussite impliquait des avancées à l'intérieur même de la théorie néo-classique qui, à l'époque, n'étaient pas encore réalisées.

Cet échec relatif est cependant en lui-même révélateur, car il met en lumière un des aspects du génie de Keynes, sa capacité d'anticipation théorique. Ses intuitions théoriques étaient en avance sur sa maîtrise théorique. Donnons-en deux exemples. Le premier concerne sa perception implicite du chômage comme phénomène lié à l'interdépendance générale. Comme nous l'avons noté, Keynes tout en n'ayant à sa disposition que l'outil conceptuel marshallien ⁴⁴, parvient néanmoins à formuler intuitivement une problématique walrasienne. Dans les termes de Patinkin, "the voice is that of Marshall but the hands are those of Walras" (1987, vol. 3:35). Mais on peut aller plus loin et penser, comme Clower (1965), que la véritable cible de Keynes était la "loi de Walras", la pièce centrale de l'édifice walrasien. En effet, la proposition qu'il voulait démontrer - qu'un déséquilibre sur un seul marché est théoriquement concevable - est inacceptable d'un point de vue walrasien. On comprend que la tâche ait été rude et ait mené à un résultat inachevé, puisqu'il s'agissait pour Keynes de critiquer et d'amender une théorie, dont il ne connaissait pas vraiment l'existence (et donc le contenu)! Le second exemple concerne sa définition du chômage involontaire, sur le sens de laquelle plus d'un lecteur s'est interrogé. Il s'agit d'ailleurs moins d'une définition que d'un test hypothétique de l'existence du phénomène ⁴⁵. A l'époque de Keynes, la raison d'être d'un tel test n'était pas évidente. Par contre, aujourd'hui, à la suite de la critique des "nouveaux classiques", elle l'est incontestablement. L'introduction par Keynes de sa définition peut alors être vue comme l'anticipation d'une objection qui ne surgira qu'une quarantaine d'années plus tard!

⁴⁴ Si les idées walrasiennes commençaient à pénétrer l'Angleterre, ce n'était pas, avant Hicks, dans une forme directement utilisable par Keynes. Par ailleurs, cette pénétration se faisait à la London School of Economics, le centre rival de Cambridge (Ménard, 1985).

⁴⁵ On observe sur le marché du travail des offreurs potentiels qui ne transactent pas. Comment savoir s'il s'agit de situations volontaires ou non, étant entendu que seule la première branche de l'alternative est normalement compatible avec les prémisses de la théorie économique? La soit-disante définition de Keynes propose un test par lequel une discrimination pourrait être faite. Cfr Leijonhufvud (1968:94).

8. F.A. Hayek ⁴⁶

Si Menger fut le créateur de l'école autrichienne, la propagation des idées de celle-ci fut surtout accomplie par ses disciples, en particulier von Wieser et von Böhm-Bawerk. Dans l'entre-deux guerres la vue dominante était d'ailleurs qu'il n'y avait pas d'école autrichienne, distincte de la théorie économique acceptée, du fait même que les autrichiens avaient réussi à faire passer leurs idées dans celle-ci (Kirzner, 1987, vol. I:148). Aujourd'hui, pourtant, un tel point de vue n'est plus aussi couramment accepté et les néo-autrichiens auraient tendance à souligner leur spécificité à l'intérieur de la famille néo-classique. L'auteur ayant joué un rôle crucial dans cette évolution est Hayek.

La destinée intellectuelle de celui-ci fut curieuse. Très célèbre dans les années 1930, - il enseignait alors à la London School of Economics et était le principal rival théorique de Keynes ⁴⁷, son succès fut de courte durée. La victoire des idées keynésiennes entraîna l'éviction des siennes, jusqu'à ce qu'elles revinrent à l'honneur, par un étonnant retour de balancier, dont il put, grâce à sa longévité, être le témoin.

Sa réflexion couvre un champ très large, dépassant le domaine strict de l'économie. Il joua un rôle marquant dans les débats sur la théorie des cycles économiques et l'interprétation des crises, un thème d'une intense actualité dans l'entre-deux guerres. Dans ses ouvrages sur le cycle, culminant dans Prix et production (1935), celui-ci est conçu comme un problème de coordination intertemporelle. Très schématiquement, l'équilibre intertemporel se définit par une adéquation entre la structure du capital, telle qu'elle est s'exprime dans le degré de "roundaboutness" du processus de production ⁴⁸, et les préférences intertemporelles fondamentales des agents. Hayek raisonne comme si l'économie de marché était spontanément en équilibre mais voit dans la possibilité d'une politique monétaire laxiste un élément perturbateur. En diminuant artificiellement le taux d'intérêt, celle-ci donne aux entreprises de faux signaux quant à la préférence intertemporelle des agents. La conséquence est un boom artificiel, un accroissement des investissements et un allongement non-fondé du processus productif. Il ne pourra, selon Hayek, être suivi que par une crise économique, lorsque l'inadéquation entre structure du capital et préférences intertemporelles se révélera. Par ces vues, héritées de ses prédécesseurs autrichiens, Hayek s'opposait à Keynes, qui dans le Traité de la Monnaie attribuait la crise à une insuffisance d'investissement. Par ailleurs, il apparaît rétrospectivement comme le précurseur de la théorie contemporaine des cycles, mise en avant par les "nouveaux classiques", dans la mesure où il prétend fonder cette théorie sur la théorie walrasienne (Butos, 1985:335).

Sa réflexion théorique entra cependant dans une seconde phase, à propos de laquelle Hutchison parle de rupture (1981) ⁴⁹, suite notamment à sa participation au débat sur la possibilité du calcul économique dans une économie collectiviste.

⁴⁶ (1899-)

⁴⁷ Sur cette rivalité cfr Ménard (1985) et Dostaler (1989).

⁴⁸ Le degré de "roundaboutness" désigne la durée, plus ou moins longue, durant laquelle des ressources productives sont immobilisées à l'intérieur du processus productifs et donc non-disponibles pour une consommation finale.

⁴⁹ Cfr aussi Caldwell (1988).

Hayek fut alors amené à approfondir sa réflexion sur la spécificité et les principes de fonctionnement d'une économie de marché, aboutissant à plusieurs articles importants, réunis dans le volume Individualism and Economic Order (1949). Dans ceux-ci, la coordination des décisions privées est mise en avant comme le problème économique fondamental. Hayek souligne qu'elle s'effectue à travers les échecs, les erreurs décisionnelles effectives. Il s'éloigne ainsi d'une perspective walrasienne, centrée sur la pré-conciliation décisionnelle, pour s'inscrire dans une conception classique, en soulignant que la concurrence est un processus de découverte, d'apprentissage permanent. Une autre dimension importante à ses yeux est le rôle joué par la connaissance dans le fonctionnement de l'économie. Il ne s'agit pas tant de celle du théoricien, de l'économiste - la connaissance scientifique - que de la connaissance non-théorique des agents dans l'économie. Ceux-ci agissent à partir d'informations circonstanciées et limitées, sans perception globale, mais cela suffit à mouvoir le système ⁵⁰. Cette intuition amène Hayek à reformuler le problème de la viabilité de l'économie décentralisée comme suit: comment l'interaction spontanée d'individus, disposant chacun d'informations limitées, peut-elle aboutir à un résultat qui s'il devait être mis en oeuvre d'une manière délibérée et centralisée, impliquerait que l'instance centralisée soit capable de mettre en commun toutes ces informations disséminées? Hayek avance alors que la principale force et justification du système de marché réside dans l'économie de centralisation d'information qu'il permet. S'il fallait atteindre le même résultat d'une manière dirigée, la masse d'information à agréger et à traiter serait énorme, entraînant dès lors, dans une même mesure, une perte d'efficience.

La différence entre Walras et Hayek (et leurs disciples respectifs) mérite d'être soulignée, car elle révèle qu'il y a plusieurs manières de concevoir la théorie néo-classique. Il est vrai qu'Hayek n'a pas critiqué Walras et, au contraire, comme nous l'avons vu, s'y est référé très positivement. C'est en partie parce qu'il comprenait le tâtonnement dans un sens intuitif, comme l'équivalent de la gravitation des classiques, et non dans le sens technique souligné plus haut. De plus, on peut penser qu'il l'a critiqué par personnes interposées, précisément dans ses écrits sur la possibilité du socialisme (Hayek, 1948). Avec le recul, il apparaîtrait en effet que les défenseurs de l'économie collective, comme Lange, fondaient leur argumentation en termes purement walrasiens et adoptaient sans la nommer l'hypothèse du tâtonnement. En conséquence les critiques qu'Hayek leur adressa sont parfaitement transposables à l'ensemble de la théorie walrasienne ⁵¹!

Walras voulait construire l'économie à l'instar de la physique mécanique, une vue qu'Hayek épingla péjorativement comme du "scientisme". Ceci est lié au subjectivisme des néo-autrichiens. Alors que la théorie économique traditionnelle s'intéresse surtout aux objets et à leur valeur, ils préférèrent mettre l'accent sur le processus d'évaluation dans lequel les sujets économiques sont engagés. Par ailleurs, Hayek s'intéresse à des questions délaissées par Walras, comme la genèse des institutions, l'émergence d'un "ordre spontané", résultant d'actions humaines mais non de desseins humains. Une telle différence d'appréciation générale a de nombreuses retombées. Ainsi, comme nous l'avons

⁵⁰ Par ces vues-ci, Hayek cesse manifestement d'être un précurseur des "nouveaux classiques".

⁵¹ Cfr Lavoie (1985) et Vaughn (1980).

déjà souligné, Walras et les walrasiens donnent toujours la priorité à l'opérationnalité théorique, au dépens du réalisme. Au contraire, Hayek et les néo-autrichiens prennent un point de vue essentialiste, selon lequel le théoricien ne peut mettre entre parenthèses les traits les plus essentiels de l'explanandum.

Hayek et Walras sont donc exemplaires parce qu'ils illustrent, l'un et l'autre, les qualités et les défauts de deux intuitions méthodologiques opposées. Le défaut de Walras, nous l'avons noté, est que sa théorie ne nous apprend rien de spécifique sur le fonctionnement d'une économie de marché, puisque sa théorie de formation des prix suppose la centralisation. Par contre, l'approche walrasienne a une qualité remarquable : elle ouvre la voie à un réel programme de recherche, intellectuellement fécond et progressif. Chez Hayek, on trouve les qualités et défauts contraires. Il parvient à saisir la nature profonde de l'économie de marché et les ressorts de son fonctionnement. Si la science économique devait consister en un essai unique, une sorte de testament résumant l'essentiel du savoir, les articles d'Hayek sur l'information seraient sans doute plus dignes d'être retenus que l'œuvre de Walras. Mais il ne trace pas de programme de recherche. On le voit au fait que ses disciples, dans une large mesure, ne font que répéter ses intuitions. Alors que la théorie walrasienne a extraordinairement progressé depuis Walras, cinquante ans après Hayek, la théorie néo-autrichienne n'a pratiquement pas avancé!

Pour compléter le tableau, il faut introduire la possibilité de décalages entre les discours théoriques et métathéoriques. Si Hayek critique Lange, c'est parce que celui-ci propose une utilisation métathéorique socialiste de la théorie walrasienne, alors qu'Hayek est un défenseur du laisser-faire. Une telle attaque à l'égard des walrasiens de l'école "nouvelle classique", comme Lucas, est moins nécessaire, puisque ceux-ci malgré la différence théorique, adhèrent à la même métathéorie, sans compter le fait qu'ils utilisent Hayek comme bannière dans leur propre attaque contre Keynes. Dans le même ordre d'idées, les convergences théoriques entre keynésiens et néo-autrichiens, à propos de l'incertitude, de la production et de la dimension temporelle, cèdent, dans une large mesure, le pas à leurs différences d'ordre métathéorique, portant notamment sur la capacité d'ajustement spontané des économies décentralisées.

9. L'après-Keynes

Dans l'après-guerre l'analyse économique est marquée par l'essor prodigieux et parallèle de la théorie walrasienne et de la macroéconomie keynésienne. Face à ce foisonnement, nous nous limiterons dans cette section à un seul thème, qui a cependant des ramifications théoriques importantes, les controverses sur le chômage, telles qu'elles se sont développées en réaction aux analyses de Keynes.

Un des enjeux théoriques du débat concerne le statut à donner à la notion de chômage involontaire, - est-elle théoriquement admissible et, si c'est le cas, se réfère-t-elle à un phénomène d'équilibre ou de déséquilibre? Ces questions rendent nécessaire une clarification de la notion d'équilibre. Deux conceptions s'opposent à cet égard. Pour la première, associée aux "nouveaux classiques", la notion d'équilibre est unitaire, même si l'on peut en donner différentes

définitions, -absence d'incitation à un changement de comportement, équilibre entre offres et demandes, épuisement des possibilités de gains mutuels procurés par l'échange. Par contre, pour la seconde conception, plutôt associée aux keynésiens, ces significations ne se recoupent pas nécessairement. Une situation, définie comme un équilibre au vu du premier critère (l'absence d'incitation au changement), peut apparaître comme un déséquilibre, lorsqu'on la juge à l'aune des deux autres critères. Le débat a pour enjeu métathéorique l'acceptation ou le rejet de politiques économiques visant à diminuer le taux de chômage.

Si l'on s'en tient à la perspective walrasienne ⁵², trois étapes peuvent être distinguées dans la controverse. La première est marquée par la prédominance de la "synthèse néo-classique" ⁵³. Celle-ci minimise l'originalité théorique de Keynes, tout en avalisant ses conclusions politiques. Comme dans le chapitre deux de la Théorie générale, la remise en cause porte sur le second postulat. Mais, à l'intérieur de cette phase, différentes voies de recherche peuvent être distinguées. Nous les rattachons aux noms de Hicks, Patinkin et Clower. La seconde étape est marquée par une offensive anti-keynésienne, commençant avec le courant monétariste et culminant dans la théorie des "nouveaux classiques". Enfin la troisième phase est celle de la riposte face à cette offensive.

1. La lignée de Hicks

Cette voie se rattache aux lectures de la Théorie générale faite par Hicks et Modigliani, qui sont, la première surtout, à la base de l'interprétation la plus répandue de Keynes, centrée sur le modèle IS-LM ⁵⁴. Dans cette vue, la spécificité du modèle keynésien réside dans la forme spécifique attribuée à certaines fonctions de comportement, en particulier la préférence pour la liquidité et l'offre de travail. La prétention d'une plus grande généralité de la théorie keynésienne est donc refusée. Mais la politique keynésienne est approuvée. Un exemple, parmi d'autres, d'une telle interprétation apparaît dans le livre de Allen, Macroeconomics. A Mathematical Treatment (1975). Le sous-emploi, explique-t-on, provient de la forme particulière de la courbe d'offre de travail, - sa rigidité à la baisse à partir d'un niveau-plancher du salaire nominal. Dans de telles analyses, la notion de chômage involontaire n'est pas explicitement mentionnée.

2. La lignée de Patinkin

Selon l'analyse présentée par Patinkin dans les chapitres 13 et 14 de La monnaie, l'intérêt et les prix (1965), la seule signification susceptible d'être donnée à la notion de chômage involontaire est que les offreurs de travail soient "hors de leur courbe d'offre". Une telle situation n'est cependant concevable que comme un phénomène de déséquilibre et donc passager. Si les ajustements étaient instantanés, la notion ne serait d'aucun intérêt. La prétention de généralité de Keynes est donc de nouveau rejetée, -l'objet de sa théorie est seulement "the economics of depression"- mais son projet politique est accepté. Le rapport de filiation entre Patinkin et l'école française (ou franco-belge) du déséquilibre

⁵² L'approche monétaire est cependant un autre intervenant dans le débat. Cfr Cartelier (1985b) et De Vroey (1987).

⁵³ Les deux composantes de la synthèse sont la théorie néo-classique walrasienne et la théorie keynésienne. Selon Blanchard, le terme remonte à Samuelson (1987, vol.III:634)

⁵⁴ Une brève évaluation de l'analyse IS-LM est donnée par Leijonhufvud dans le New Palgrave (1987, vol. II:1002-1004).

(Benassy:1975; Drèze:1975; Younes:1975) s'établit grâce à Barro et Grossman (1971). Dans leur article ceux-ci synthétisent, peut-être indûment, les points de vue de Clower et Patinkin, adoptent l'hypothèse de prix rigides et, enfin, introduisent la distinction entre les formes classique et keynesienne du chômage, qui sera reprise et développée par Malinvaud (1977). L'objectif des théoriciens du déséquilibre est de démontrer l'existence d'équilibres avec rationnements dans un contexte de prix et salaires rigides. On pourrait croire qu'avec leur apport le projet pragmatique réussit enfin. Cependant, si l'on en juge par l'accueil fait à leur théorie, rien n'est moins sûr. Bien accueillie en Europe, où elle a donné lieu à un foisonnement de travaux, elle fut vite rejetée aux États-Unis, y compris par Barro et Grossman eux-mêmes, sous l'effet de la critique "nouvelle classique", examinée plus bas.

3. La lignée de Clower

Clower, auquel il faut associer le nom de Leijonhufvud, a bien plus insisté sur le caractère théoriquement novateur de Keynes (1965). Selon lui, l'objectif implicite de ce dernier dans la Théorie générale était de remettre en cause cette "vache sacrée" de la théorie économique (pour reprendre son expression), qu'est la "loi de Walras". Le modèle de Clower, avec sa distinction entre demandes notionnelles et effectives et son concept de décision duale, aboutit à un résultat de faux équilibre. Bien qu'il n'y ait pas d'incitation à changer de comportement, la coordination n'est pas optimale et des possibilités de gains mutuels d'échange restent inexploités. L'origine du problème est dans la mauvaise transmission de l'information, dans l'absence de commissaire-priseur. La défaillance ne réside pas la rigidité des prix mais dans la non-manifestation des phénomènes qui les feraient réagir. En ce sens, il est étonnant que, comme c'est fréquemment le cas, l'on attribue à Clower un rôle de paternité à l'égard de la théorie du déséquilibre.

4. Les "nouveaux classiques" ⁵⁵

Au début des années 1970, le débat entre dans une deuxième phase, la réaction anti-keynésienne, avec une double offensive, d'abord monétariste et ensuite "nouvelle classique". L'approche monétariste, associée au nom de Friedman, procède par une attaque feutrée, visant à gommer les aspérités de la théorie keynesienne. La cible est la courbe de Phillips qui, à tort ou à raison, avait été intégrée dans le corpus théorique keynésien et qui, à l'expérience, se révéla être un maillon faible. Les "nouveaux classiques", sous la houlette de Lucas et Sargent, quant à eux, mènent une attaque plus large et frontale, à la fois contre l'économétrie d'inspiration keynésienne et contre les concepts keynésiens. Seul ce dernier aspect nous retiendra ⁵⁶. Leur objectif est de reconstruire la macroéconomie sur deux fondements (qui, à leurs yeux n'en forment qu'un seul), la compensation des marchés ("market clearing") et l'hypothèse de comportement optimisateur et d'anticipation rationnelles des agents économiques ⁵⁷. Ces vues sont à la base de leur critique de l'approche du

⁵⁵ L'appellation vise à reprendre d'une manière positive l'étiquette négative que Keynes avait donnée à ses prédécesseurs et prolonge, en conséquence, l'amalgame introduit par celui-ci.

⁵⁶ Pour une analyse plus générale, cfr Walliser (1983, 1985) et Mongin (1984).

⁵⁷ L'inadéquation de l'étiquette "anticipations rationnelles" pour caractériser cette école provient du fait que l'on peut accepter l'hypothèse d'optimisation et d'anticipation rationnelle sans lui associer la compensation des marchés.

déséquilibre et de la notion même de chômage involontaire. En ce qui concerne la première, leur critique porte sur le caractère décrété ad hoc de l'hypothèse de fixité des prix et salaires. En refusant de modifier les salaires, offreurs et demandeurs de travail laissent échapper une possibilité d'arbitrage mutuellement bénéfique. En conséquence, l'hypothèse ne serait pas compatible avec la prémisse de rationalité maximisatrice, sur laquelle la théorie économique a, par consensus, accepté de se fonder. Le même argument sert pour critiquer la notion de chômage involontaire. Le concept de décision rationnelle implique l'idée de libre choix. Elle implique aussi que le décideur envisage toutes les conséquences possibles de ses actions. Dès lors, on ne peut concevoir qu'un décideur se trouve dans une situation non-voulue, sauf à faire l'amalgame consistant à appeler involontaire un résultat frustrant, pris en compte au moment de la décision mais non-souhaité. L'argument est simple mais puissant pour quiconque accepte les prémisses walrasiennes. En conséquence, le concept de chômage involontaire leur paraît théoriquement inadmissible. De même, la distinction suggérée par Keynes entre une forme frictionnelle de chômage, qu'on accepterait de considérer comme volontaire, et une autre forme, qui serait involontaire, leur paraît oiseuse (Lucas, 1983:240 et seq.). Leurs critiques s'adressent aussi aux actions de politique économique, censées exploiter le "trade-off" entre inflation et emploi, tel qu'il ressort des courbes de Phillips standards. Selon eux, seule une politique monétaire non-anticipable pourrait être efficace. Bref, à tout égard, la conception keynésienne est jugée comme un détour théorique regrettable. Ils sont dès lors partisans de reprendre le programme de recherche, tel qu'il prévalait avant Keynes et avait été formulé par Hayek. Dans ce but, Lucas a proposé une réinterprétation intertemporelle de la courbe traditionnelle d'offre de travail, fondée sur l'arbitrage entre travail et loisir (1975). Les fluctuations de l'emploi s'expliquent alors par les effets cumulatifs de choix inter-temporels basées sur des interprétations erronées des signaux-prix données par les marchés, sans qu'il soit nécessaire d'abandonner les prémisses traditionnelles ni d'introduire des transactions "hors des courbes".

5. Les ripostes

Les vues des "nouveaux classiques" ont connu un grand succès, surtout aux États-Unis, et elles ont incontestablement mis les tenants de la synthèse sur la défensive. Trois types de ripostes, assez complémentaires, ont été avancées. Une première, présentée par des théoriciens du déséquilibre, consiste à donner un fondement empirique à l'hypothèse de "viscosité" des salaires⁵⁸. Les deux autres, plus théoriques, acceptent de se placer sur le terrain de leurs contradicteurs, en respectant les prémisses d'un comportement optimisateur, de l'épuisement des gains mutuels de l'échange et, enfin, de la flexibilité des prix. L'une vise à démontrer, dans un cadre d'équilibre général, la pluralité des équilibres possibles. Une application de cette critique générale avancée à l'encontre des "nouveaux classiques" au cas du chômage est faite par Diamond (1982) et Howitt (1985)⁵⁹. L'autre, micro-économique, vise à donner un fondement de rationalité optimisatrice à l'absence de flexibilité des salaires. Faute de place, nous nous limiterons à cette dernière. On peut l'interpréter comme un retour à la case de départ, le chapitre deux de la Théorie générale. La nouveauté est que cette fois la

⁵⁸ Cfr, par exemple, Malinvaud (1984:27 et seq.).

⁵⁹ Cfr aussi Blanchard et Fisher (1989)

remise en cause porte sur le premier postulat, le rejet du second devenant une conséquence de celle-ci. Même si le contexte est devenu plus contraignant, il s'agit toujours - on le voit - de réaliser le projet pragmatique, c.à.d. de fonder l'admissibilité du concept de chômage involontaire. De nouveau, l'intuition sous-jacente est simple. L'objectif est de montrer que les firmes peuvent ne pas avoir intérêt à fixer le salaire effectif au niveau du salaire d'équilibre walrasien. De telles raisons peuvent se trouver dans des phénomènes de "risque moral"⁶⁰, de différences de qualité des biens et services, en particulier la qualité de la main d'oeuvre salariée, d'asymétries d'information. En conséquence, la demande de travail est inférieure au niveau walrasien et le chômage involontaire apparaît. Les chômeurs n'ont pas la capacité de réussir une enchère à la baisse parce que les firmes n'auraient rien à gagner à de telles transactions. Il y a équilibre au premier sens de ci-dessus, l'absence d'une incitation au changement, sans, cependant, que les deux autres critères de l'équilibre soient satisfaits. Le concept de salaire d'efficience, déjà présent chez Marshall et selon lequel la productivité du travail est fonction du salaire, devient un point de ralliement pour un certain nombre d'auteurs, parmi lesquels on peut mentionner les noms d'Akerlof et Yellen (1986) et Stiglitz (1987).

Ces théories constituent un progrès important dans la réussite du projet pragmatique. Cependant, elles ne mettent certainement pas un point final au débat, d'abord parce que leur argumentation est principalement micro-économique et, ensuite, parce que de nouveaux arguments ne manquent pas de leur être opposés, mettant en avant divers procédés susceptibles de diminuer l'impact des asymétries d'information et les phénomènes de "risque moral". Par ailleurs, différentes interprétations métathéoriques peuvent se greffer sur ces vues. La plupart des auteurs qui les défendent sont des sympathisants d'interventions keynesiennes. Mais la position contraire est aussi possible. Par exemple, un auteur comme Phelps (1985:420) accepte la théorie mais non la conclusion politique qui lui est habituellement associée. Cette fois, nous avons donc l'inverse des positions développées par Patinkin et les auteurs de la synthèse. Ceux-ci minimisaient l'apport théorique de Keynes, mais soutenaient la politique économique keynésienne. Phelps, lui, accepte l'idée de chômage involontaire mais est sceptique quant à la capacité d'y porter remède.

CONCLUSION

Notre étude a visé à présenter les lignes de faite de l'histoire de l'analyse économique. Nous avons interprété celle-ci comme un incessant dialogue inter-générationnel se déroulant sur un double plan, -celui de la discussion purement

⁶⁰ La notion de "risque moral", emprunté par l'économie aux sciences actuarielles, désigne le fait qu'après avoir, par exemple, contracté une assurance, des agents changent de comportement (deviennent plus imprudents), de telle sorte que les hypothèses de comportement sur lesquelles le calcul du prix avait été fondé cessent d'être vérifiées. La possibilité d'une transposition au cas du marché du travail est évidente.

intellectuelle et gratuite, celui de la discussion politique, dans laquelle les résultats théoriques servent à étayer des intuitions quant à l'organisation idéale des activités économiques. Le croisement de ces deux aspects du débat mène à des coalitions parfois intriquées, la proximité méta-théorique pouvant cacher une dissimilitude théorique et inversement. Différents exemples de tels décalages ont été donnés.

Notre étude a aussi essayé de remettre en cause l'idée trop souvent admise de l'unicité théorique de la science économique. Non seulement l'approche néo-classique n'est pas la seule concevable -même si elle est de loin la plus développée-, elle est aussi moins unifiée qu'on pourrait le croire a priori. De même, notre examen a révélé que les grandes oeuvres économiques manquent souvent de cohérence interne. Ceci aussi doit être un objet de réflexion. Faut-il interpréter ce trait comme révélateur du caractère insuffisamment développé de la science économique ou renvoie-t-il à quelque chose de plus profond lié à l'explanandum de la théorie économique, son incapacité à être saisi à l'intérieur d'une perspective unique?

Enfin, le fait que la théorie économique soit traversée de controverses n'est, à nos yeux, ni un phénomène accidentel, ni un phénomène qui se raréfiera avec le progrès de la connaissance. Il est profondément lié à son objet. Parce qu'elle s'attache à éclairer les racines de ces controverses, l'histoire des théories économiques fait partie intégrante de la discipline et ne peut sans dommage grave être reléguée dans ses confins.

Références

- Abraham-Frois G. et Berrebi E., Théorie de la valeur, des prix et de l'accumulation, Paris, economica, 1976.
- Akerlof G. et Yellen J., (sous la direction de), Efficiency Wage Models of the Labour Market, Cambridge, Cambridge University Press, 1986.
- Allen R., Macroeconomic Theory. A Mathematical Treatment, Londres, MacMillan, 1975. (traduction française : Théorie macroéconomique. Une étude mathématique, Paris, A. Colin, 1979).
- Arena R., "La dynamique économique : nouveaux débats, nouvelles perspectives", Actualité économique, mars 1987, pp. 77-116.
- Backhouse R., A History of Modern Economic Analysis, Basil Blackwell, Oxford, 1985.
- Barro R.J. et Grossman H.I., " A General Disequilibrium Model of Income and Employment", American Economic Review, Mars 1971.
- Benassy Jean-Pascal, "Neoknesian Disequilibrium Theory in a Monetary Economy", Review of Economics and Statistics, Octobre 1975.
- Benetti C. et Cartelier J., Marchands, salariat et capitalistes, Paris, Maspero, 1980.
- Blanchard O., "Neo-classical Synthesis", The New Palgrave. A Dictionary of Economics, vol.III, pp.634-636, 1987.
- Blanchard O. et Fisher S., Lectures on Macroeconomics, Cambridge, M.I.T. Press, 1989.

- Blaug M., Economic Theory in Retrospect, Cambridge, Cambridge University Press, 4^e édit., 1985 (traduction française: La pensée économique. Origine et développement, Paris, Economica, 1981).
- Butos W., "Hayek and General Equilibrium Analysis", Southern Economic Journal, 1985, pp. 332-343.
- Bowles S., "The Production Process in a Competitive Economy: Walrasian, neo-Hobbesian and Marxian Models", American Economic Review, mars 1985.
- Caldwell B., "Hayek's Transformation", History of Political Economy, 20:4, 1988, pp 513-541.
- Cartelier J., "Théorie de la valeur ou hétérodoxie monétaire? Les termes d'un choix", Economie Appliquée, 1985a, pp. 63-84.
- Cartelier J., "La Théorie Générale: fondement d'une économie politique hétérodoxe?", Barrère A. (sous la direction de), Keynes aujourd'hui. Théories et politiques, Paris, Economica, 1985b.
- Clower R., "The Keynesian Counterrevolution : A theoretical Appraisal" (1965), Walker D., ed., Money and Markets. Essays by Robert Clower, Cambridge, Cambridge University Press, 1984.
- Dasgupta A. K., Epochs of Economic Theory, Basil Blackwell, Oxford, 1985.
- Diamond P., "Aggregate Demand Management in Search Equilibrium", Journal of Political Economy, octobre 1982, pp. 881-94.
- De Vroey M., "Une explication sociologique de la prédominance du paradigme néo-classique dans la science économique", Economies et Sociétés, tome VI, n° 8, 1973.
- De Vroey M., "La possibilité d'une économie décentralisée : esquisse d'une alternative à la théorie de l'équilibre général", Revue Economique, juillet 1987.
- Dostaler G., "Keynes et Hayek. Autopsie d'un débat", Département des sciences économiques, Université du Québec à Montréal, Document de travail, n°8902, 1989.
- Dreze J.H., "Existence of Equilibrium under Price Rigidity and Quantity Rationing", International Economic Review, juin 1975.
- Duménil G., Levy D., "Equilibre de long terme, déséquilibre stationnaire et crise", Revue économique, 1987, pp949-994.
- Favereau O., "L'incertain dans la "révolution keynésienne" : l'hypothèse Wittgenstein", Economies et Sociétés, série Oeconomia, n°3, 1985.
- Fisher R.M., The Logic of Economic Discovery. Neo-classical Economics and the Marginal Revolution, Brighton, Wheatsheaf, 1986.
- Guerrien B., La théorie néo-classique. Bilan et perspective du modèle d'équilibre général, Economica, Paris, 1986.
- Hayek F., Prices and production, New-York, Kelley, 1935 (traduction française : Prix et production, Paris, Calmann-Levy, 1975).
- Hayek F., Individualism and Economic Order, The University of Chicago Press, Chicago 1949.
- Hicks J., "Mr Keynes and the Classics" (1937), repris dans Critical Essays in Monetary Theory, Oxford, Oxford University Press, 1967.
- Howitt P., "Transactions Costs in the Theory of Unemployment", American Economic Review, mars 1985, pp. 88-100.
- Hutchison T.W., On Revolutions and Progress in Economic Knowledge, Cambridge, Cambridge University Press, 1978.
- Hutchison T.W., The politics and Philosophy of Economics, Oxford, Basil Blackwell, 1981.

- Jaffé W., "Menger, Jevons and Walras de-homogenized" (1976), Walker D., ed., William Jaffé's Essays on Walras, Cambridge, Cambridge University Press, 1983.
- Jevons W., The Theory of Political Economy (1871), Pelican Classics, Penguin Books, 1970.
- Keynes J.M., The General Theory of Employment, Interest and Money, 1936 (traduction française : Théorie générale de l'emploi, de l'intérêt et de la monnaie, Payot, Paris, 1963)
- Kirzner I., "Austrian School of Economics", The New Palgrave. A Dictionary of Economics, MacMillan, Londres, 1987, vol. I, pp 145-151.
- Lapidus A., Le détour de valeur, Paris, Economica, 1986.
- Lavoie D., Rivalry and Central Planning. The Socialist Calculation Debate Reconsidered, Cambridge, Cambridge University Press, 1985.
- Leijonhufvud A., On Keynesian Economics and the Economics of Keynes, Oxford, Oxford University Press, 1968.
- Leijonhufvud A., "IS-LM Analysis", The New Palgrave. A Dictionary of Economics, vol. II, pp. 1002-1004.
- Lucas R., "Understanding Business Cycles", Brunner K. et Meltzer A. (sous la direction de), Stabilization of the Domestic and International Economy, Amsterdam, North Holland, 1975.
- Lucas R., Studies in Business-Cycle Theory, Cambridge, M.I.T. Press, 1983.
- Maloney J., Marshall, Orthodoxy and the Professionalization of Economics, Cambridge University Press, Cambridge, 1985.
- Marshall A., Principles of Economics, MacMillan, Londres, 1920.
- Marx K., Le capital. Livre 1, Garnier-Flammarion, Paris, 1969.
- Malinvaud E., The Theory of Unemployment Reconsidered, Basil Blackwell, Oxford, 1977 (version française : Réexamen de la théorie du chômage, Calmann-Lévy, Paris, 1980)
- Malinvaud E., Mass Unemployment, Oxford, Blackwell, 1984.
- Menger K., Principles of Economics, New York University Press, New York, 1976 (traduit de l'allemand).
- Ménard C., "Le keynésianisme: naissance d'une illusion", Economies et Sociétés, série Oeconomia, n°3, 1985, pp.3-27.
- Ménard C., "The Lausanne Tradition. Walras and Pareto", dans Samuels W. ed., The Neoclassical Tradition, Kluwer-Nyhoff, 1989.
- Minsky H., John Maynard Keynes, New-York, Columbia University Press, 1975.
- Mongin P., Réexamen du déterminisme situationnel. Critique de quelques exemples monétaristes, Université d'Aix-Marseille, Thèse de doctorat d'Etat, 1984.
- O'Brien D.P., "A. Marshall, 1824-1924", O'Brien D.P. et Presley J.R., ed., Pioneers of Modern Economics in Britain, Londres, MacMillan, 1981.
- Orléan A., "L'auto-référence dans la théorie keynésienne de la spéculation", Cahiers d'Economie Politique, n°14-15, L'Harmattan, 1988.
- Patinkin D., Money, Interest and Prices, Harper and Row, New York, 1965, 2^e édition (version française : Monnaie, intérêt et prix, P.U.F., 1972)
- Phelps E., Political Economy, New-York, Norton, 1985.
- Ricardo D., Works and Correspondance of David Ricardo, Sraffa ed., 11 vol., Cambridge University Press, Cambridge, 1951-1973, (traduction française: Principes de l'économie politique et de l'impôt, Paris, Calmann-Lévy, 1970).
- Robinson J., An Essay on Marxian Economics, Londres, MacMillan, 1942.

- Roemer J., "A General Equilibrium Approach to Marxian Economic Theory", Econometrica, vol 48, n°2, 1980, pp.505-530.
- Schumpeter J.A., History of Economic Analysis, Londres, Allen and Unwin, 1954, (traduction française : Histoire de l'analyse économique, Gallimard, Paris 1983, trois tomes).
- Smith A., The Theory of Moral Sentiments (1759), Works and Correspondence of Adam Smith, vol.I, Oxford, Clarendon Press, 1976.
- Smith A., An Inquiry into the Nature and Causes of the Wealth of Nations (1776), Works and Correspondence of Adam Smith, vol. II, Oxford, Clarendon Press, 1976, (traduction française: Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations. Les grands thèmes, Paris, Idées/ Gallimard, 1976).
- Sraffa P., "Introduction to Ricardo's Principles", Ricardo, opus cité, 1951, (traduction française : Production de marchandises par des marchandises, Paris, Dunod, 1970)..
- Sraffa P., Production of Commodities by Means of Commodities, Cambridge University Press, Cambridge, 1960 (traduction française:
- Stiglitz J., "The Causes and Consequences of the Dependency of Quality on Prices", Journal of Economic Literature, Mars, 1987, pp. 1-48
- Vaughn K., "Economic Calculation under Socialism: the Austrian Contribution", Economic Inquiry, 1980, pp. 535-554.
- Walker D., "Walras' Theory of Tâtonnement", Journal of Political Economy, vol. 95, n° 4, 1987, pp. 758-774.
- Walliser B., "La nouvelle macro-économie classique", Meidinger C., ed., La nouvelle économie libérale, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, Paris, 1983, pp. 109-131.
- Walliser B., Anticipations, équilibres et rationalité économique, Paris, Calmann-Lévy, 1985.
- Walras L., Eléments d'économie politique pure; ou théorie de la richesse sociale, Paris: Guillaumin, 1874-1877.
- Younes Y., "On the Role of Money in the Process of Exchange and the Existence of a Non-Walrasian Equilibrium", Review of Economic Studies, octobre 1975.
- Zylberberg A., L'économie mathématique en France au temps de Walras: 1870-1914, Université de Paris I (Panthéon-Sorbonne), Thèse de doctorat d'Etat, 1987.

Tableau 1 :
LES CHOIX METHODOLOGIQUES DE BASE ¹

	APPROCHE CLASSIQUE	APPROCHES NEO-CLASSIQUES			APPROCHE MONETAIRE
		APPR. MARSH.	APPR. WALRAS.	APPR. AUTR.	
1. Hétérogénéité/Homogénéité	hétérogénéité	-	homogénéité	hétérogénéité	hétérogénéité
2. Equilibre	même plan	existence	existence	processus	processus
2.a. Priorité existence ou processus?					
2.b Théorisation du processus	gravitation	-	tâtonnement	gravitation	-
2.c Perspective équilibre général ou partiel	général	partiel	général	général	général
3. Intégration de la monnaie	dichotomie	-	dichotomie	dichotomie	perspective monétaire

¹ Lorsqu'aucune réponse évidente ne paraît s'imposer, nous préférons laisser la case vide.

<u>4. Valeur</u>					
	valeur-travail	théorie subjective	théorie subjective	théorie subjective	théorie subjective
<u>5. Intégration de la population</u>	exogénéité du salaire réel, endogénéité de la population	exogénéité de la population, endogénéité du salaire réel	exogénéité de la population, endogénéité du salaire réel	exogénéité de la population, endogénéité du salaire réel	exogénéité de la population et du salaire nominal, exogénéité du salaire réel